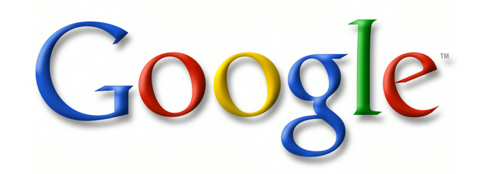
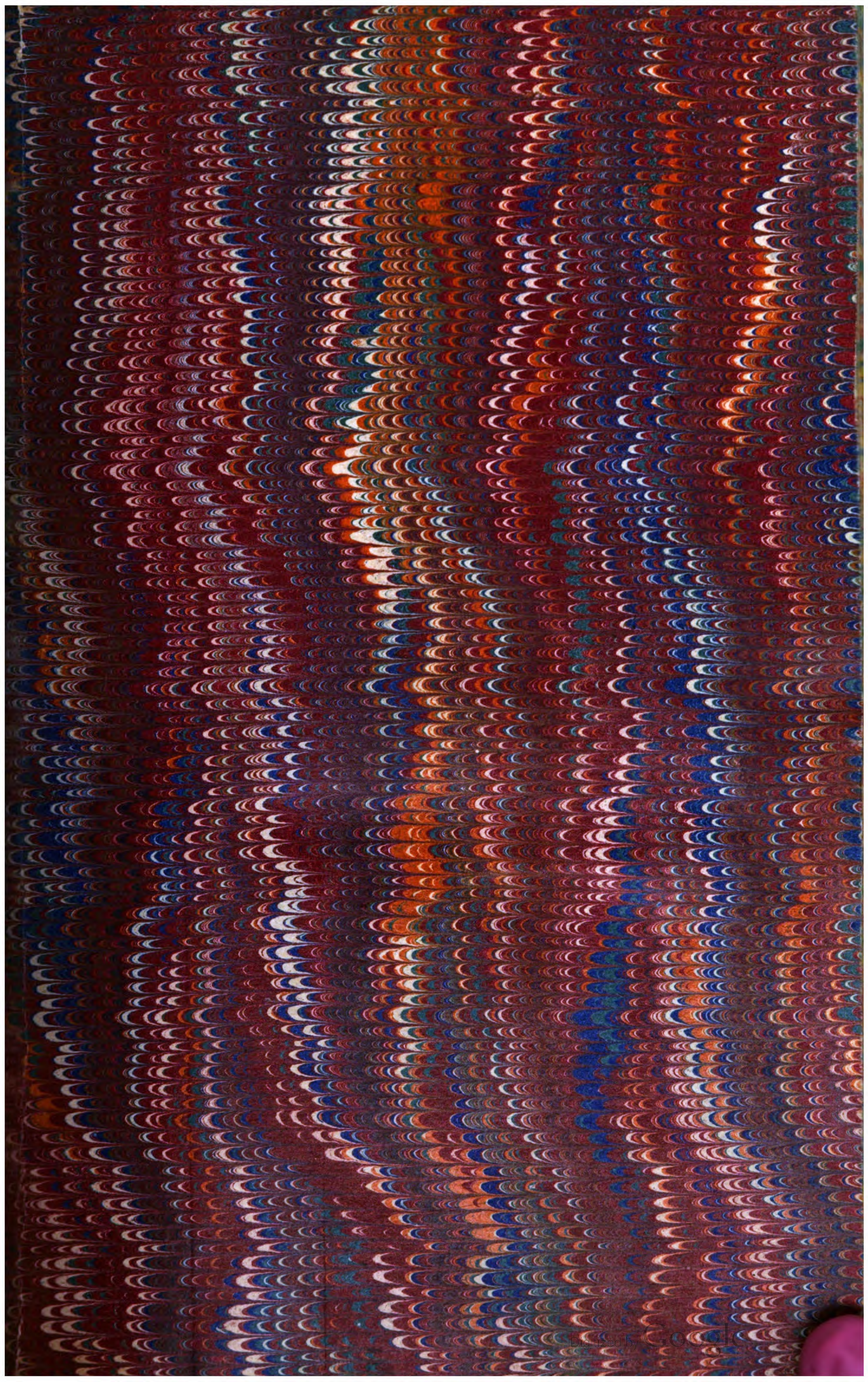








LETTRES IMPARTIALES

SUR LES EXPOSITIONS

DE L'AN XIII.

LETTRES IMPARTIALES

SUR LES EXPOSITIONS DE L'AN XIII;

PAR UN AMATEUR.

(VOIART)

PARIS,
DENTU, Imprimeur-Libraire, quai des Augustins, n.° 22;
Et Palais du Tribunat, galeries de bois, n.° 240.

AN XIII. (1804).

AVIS.

COMME l'intention de l'auteur de ces lettres est de ne point brusquer ses jugemens sur les productions des artistes, et que le tems déterminé de l'exposition donne la latitude nécessaire pour jouir de leurs œuvres, on a pensé qu'il fallait diviser en plusieurs numéros cette espèce de compte rendu. La critique est plus facile et plus prompte que la louange, à dispenser avec justice. Celle-ci distribuée à pleines mains, semblable aux sucreries, affadit le

cœur et ôte l'appétit. La portion juste à administrer à chacun, rend l'ouvrage plus long et plus difficile que la censure.

N.° 1.

LETTRES

IMPARTIALES

Sur les Expositions de l'an XIII;

PAR UN AMATEUR.

LETTRE PREMIÈRE.

Paris, ce

Vous avez, Madame, quelque confiance en moi; et vous m'avez prié de vous dire mon sentiment sur les productions de nos artistes modernes, dont les ouvrages seront exposés. D'après la rigueur avec laquelle on a traité cette année les aspirans, on a lieu de penser qu'un choix sévère a présidé à toutes les décisions : sans doute il est utile aux progrès de l'art d'être scrupuleux sur les admissions; mais si par malheur il

se trouvait dans les préférés quelque tableau médiocre, les artistes dédaignés n'auront-ils pas le droit de se plaindre, et d'accuser leurs juges de partialité ? Les effets d'une telle injustice peuvent avoir des suites funestes; et tel a été par un refus réduit au plus cruel désespoir, qui n'avait peut-être besoin que d'un peu d'encouragement pour parvenir à un degré supérieur ?

Mais l'examen des tableaux va nous faire connaître dans quel esprit on a fait le choix de ceux de l'exposition. N'attendez pas de moi, Madame, cette critique mordante et sévère qui semble jalouse des succès et répand son venin amer sur tout ce qu'elle touche. Celui qui connaît ce qu'il en coûte de peine et d'études pour produire en ce genre, est loin de décourager l'artiste estimable qui offre à son jugement le produit de ses veilles. Je louerai ce qui me paraîtra le mériter; je dirai les observations que fera naître le sentiment : voilà

mon seul guide. Heureux, Madame, si je puis, en le suivant, remplir vos intentions, et être utile aux artistes et aux gens de goût.

Je vous salue respectueusement.

LETTRE II.

Paris, ce

PERMETTEZ, madame, qu'avant de vous parler des productions des arts, je vous soumette quelques réflexions que m'inspire le desir de les voir refleurir en France; vous qui partagez cet intérêt, vous en éprouverez peut-être à les lire?

On invite les artistes, à chaque exposition, à porter leurs ouvrages au salon du Louvre. Une émulation louable sans doute y rassemblera toujours la majorité des travaux de nos peintres modernes. Il serait injuste cependant de faire un tort à quelques-uns, du refus qu'ils semblent faire d'y occuper une place; c'est moins faute de talens que par modestie. En effet, quel est celui de nos artistes qui ne s'agenouille pas de-

vant les chefs-d'œuvres du Musée, et qui n'en redoute point la comparaison ? Quelque mérite qu'ait acquis l'école française, elle pourrait difficilement effacer une gloire cimentée par le respect et l'admiration de deux ou trois siècles ! quels que soient la correction du dessin, le charme du coloris et la vérité du pinceau, qui oserait se flatter d'imiter la fonte des couleurs, dont le tems a *harmonié* ces tableaux, et que peut-être lui seul peut rendre tels ?

Concluons donc que le gouvernement qui protège les arts et estime les artistes, doit ajouter à sa bienveillance pour eux, un local qui ne les expose point à des demi-succès, par l'attention nécessairement partagée entre leurs productions et le trop prochain voisinage des œuvres sublimes de leurs précurseurs.

Trop d'indulgence peut-être, a, pendant un certain tems, trop multiplié les tableaux à l'exposition ; il faut sans

doute que l'admission devienne le brevet d'un talent prononcé ; mais trop de sévérité découragerait les artistes ; les femmes sur-tout ont des droits imprescriptibles à la bienveillance de leurs juges ; gardons que la protection ou la partialité aient la moindre influence sur les décisions ; ou les arts sont anéantis.

On ne saurait dissimuler qu'il est un genre d'exposition dont on semble ne pas s'occuper assez. Je veux parler de la sculpture. En plaçant les productions de la statuaire dans la galerie d'Apollon, on condamne l'artiste à ne montrer que la moitié de son ouvrage ; la partie opposée au jour est perdue pour le connaisseur. Les statues exposées dans la cour, n'ont pas plus d'avantage ; une trop grande lumière atténue les formes : l'œil de l'amateur parcourt avidement l'objet, il en saisit l'ensemble ; mais nulle masse, nul repos ne viennent l'aider à jouir de la finesse des contours du beau corps qu'il doit admirer !

Plaignons l'artiste de perdre ainsi le fruit de son talent, et sa plus douce récompense !

Un salon bien éclairé, vaste et bien situé, mais isolé de la galerie du Louvre, est indispensable à l'école moderne de la peinture : qu'elle rappelle les beautés de l'ancienne, mais aussi que les descendans retracent les vertus de leurs ancêtres ! Il faut enfin un local uniquement destiné à cet objet, qui soit véritablement le temple de l'art, et que, comme celui de Janus, il ne s'ouvre jamais que dans les grandes occasions [1].

Dans ce même local, un salon séparé, artistement éclairé, où l'aspect brillant de la peinture ne rivalise point avec l'effet tranquille de la statuaire, doit être destiné à la sculpture moderne

[1] Ne doit-on pas compter pour quelque chose le danger dont seraient préservés les grands et superbes tableaux qui décorent le salon actuel, et que le déplacement qu'exige chaque exposition rend presque inévitable ?

et contenir des piédestaux mobiles et permanens, pour y placer tour-à-tour ses productions.

Ce temple existe déjà. La salle de l'Odéon présente tous les avantages désirables pour cet objet. La disposition de l'intérieur serait peu coûteuse, et la construction d'un dôme lumineux reproduirait cette simple et solide construction de Philibert de l'Orme.

Il est encore un changement que reclament et l'encouragement de l'art et l'intérêt des artistes. Le tems actuel de l'exposition est précisément l'époque où la saison appelle et retient à la campagne tous les gens aisés. L'automne est un tems mort pour le commerce; c'est celui où l'affluence des étrangers est moins considérable à Paris. C'est donc l'instant où il y a le moins de juges pour les productions des arts, et moins de personnes en état d'en faire l'acquisition. Si l'on reportait au printems l'ou-

verture du salon, tous ceux que les plaisirs ont attiré l'hiver y seraient encore. L'exposition concordant avec les premiers beaux jours, ce serait le but agréable des premières promenades. Après l'hiver, l'œil privé long-tems du spectacle des beautés de la nature, est plus avide de jouir des tableaux qui les reproduisent, et plus disposé à l'indulgence : enfin ceux que l'amour de l'art enflamme, électrisés par l'émulation qu'inspirent ces productions, auraient toute la belle saison pour se livrer à leur tour aux inspirations de leur génie !

Tels sont les motifs qui font vivement désirer aux artistes que l'exposition n'ait lieu qu'à la fin de l'hiver. Si l'on adoptait ces projets, l'intervalle d'un salon à l'autre suffirait à leur exécution, et le gouvernement aurait fait pour les progrès de l'art, tout ce qu'il est permis d'espérer de sa sollicitude.

Si ces idées, Madame, étaient trou-

vées justes et raisonnables, je m'applaudirais d'avoir été le premier à les mettre au jour.

Je vous salue respectueusement.

LETTRE III.

Puisque l'exposition des statues de l'école moderne, au palais du Sénat, a précédé celle des tableaux, n'est-il pas juste, Madame, qu'elles aient la priorité de l'examen? Mais qu'il soit permis de le dire, la sculpture en France paraît en général avoir perdu son droit d'aînesse sur la peinture, et l'on gémit de sa pauvreté, quand celle-ci étale ses nombreuses et brillantes productions. Cette indigence est moins l'effet de la médiocrité des artistes, que de la rareté des occasions de développer leurs talens. Il n'y a que les monumens qui peuvent former les statuaires, et il n'y a que le gouvernement, les grands et les riches en état de payer de tels travaux!... Depuis Louis XIV, où la sculpture n'était étrangère à aucun édifice,

ce bel art n'a eu que de loin en loin les moyens de s'alimenter. Le déficit dans les finances et la révolution ont achevé d'arrêter le génie dans sa course, et le talent s'est, pour ainsi dire, paralysé dans l'inactivité.

Telles sont les causes certaines de la décadence de la sculpture en France. Espérons qu'un gouvernement régénérateur tendra une main bienveillante à cet art si digne de sa sollicitude, aussitôt que refleurira l'olive de la paix. Déjà l'émulation renaît parmi les statuaires; le premier pas est fait dans la carrière; puisse une occupation continuelle rendre leur ciseau digne de l'immortalité qu'ils sont chargés de consacrer !...

N.° I. (*De M. Roland*).

Est-ce toi Solon, aimable législateur d'Athènes ? J'aurais voulu sauver cette similitude avec Moïse descendant du

mont Sinaï armé des tables de la loi! peut-être Solon méritait qu'on s'écartât pour lui de la bannale attribution des législateurs [1]? Cette tête est mieux de profil; elle a plus de noblesse... Je lui désirerais le caractère grec. Du reste, on voit que l'artiste s'est nourri des souvenirs de l'antique, et qu'il n'a point perdu de vue les premiers maîtres. Le costume est bien observé, la pose bien développée, le nud d'une belle correction, d'un beau choix de nature, et l'ensemble d'une belle exécution.

N.° II. (*De M. Cartelier.*)

Aristide, que ta statue, par sa pose naturelle, me paraît digne de ta simplicité!...

Aristide était plus sage qu'aimable; la sagesse est plus près de l'austérité:

[1] Il abolit la cruelle législation de Dracon, et rendit les lois plus douces et plus conformes aux mœurs des athéniens.

peut-être devait-on annoncer davantage l'homme profond ? l'expression de la bouche serait plus juste si elle était moins agréable et un peu plus ironique. Mais que l'artiste se fait pardonner aisément ces légères imperfections ! Que ce bras est naturel ! qu'il est bien étudié ! que cette main est belle ! que ces jambes sont d'une heureuse proportion ! cette draperie large de faire, et ce manteau bien jeté ! Quel charme cette belle et noble simplicité répand sur les créations d'un artiste !

N.° IV. (*M. Ramey.*)

Quelle est cette statue dont le crâne élevé et les oreilles saillantes frappent la vue d'une manière si peu agréable ? Scipion, les médailles te représentent ainsi ; mais la sagesse et la fierté de ta tête n'auraient-elles pas dû plutôt attirer mon œil curieux ? On pourrait pardonner à l'artiste d'avoir dérogé au

costume, en faveur de la beauté et de la correction des formes qu'il laisse apercevoir. Cette figure n'est ni nue, ni vêtue; cette ample et lourde draperie présente celle d'un homme qui sort de l'eau. Le talent du statuaire se remarque d'autant plus que la poétique de l'art est en harmonie avec la perfection de l'exécution. Artistes, respectez la dignité et la sévérité de l'histoire, si vous voulez reproduire ceux qu'elle a immortalisés?

N.° VI. (*M. Pajou.*)

Démosthènes, tu ne dois sans doute qu'à l'âge avancé de celui qui te fait revivre, ce qui manque...... d'énergie et d'expression à ton image?... Pleurons sur les ravages du tèms!...

N.° VII. (*M. Houdon.*)

O Cicéron, *voisin* de Démosthènes!

N.° VIII. (*M. Foncou*).

Lycurgue. Réminiscence de la tête du vieil Homère, pourquoi emprunter les bras du saint Jerôme, du Dominicain? C'est une draperie de papier, qui couvre ce corps indigent... gémissons sur la longue inaction de ton auteur.

N.° IX. (*M. Bridan.*)

Il n'y a rien de romain que le costume dans ce Camille; c'est l'œuvre du praticien.

N.° X. (*M. Chaudet.*)

« Qu'est-ce que ce saint Cinnatus fait
« ici avec l'instrument de son martyre, demandait un curieux villa-
« geois? » — Mon ami, ce n'est point un saint, c'est un général romain, qui pleure de quitter sa charrue, pour aller combattre. « Mais morgué y ne faut
« pas pleurer pour ça! j'ai déjà deux fils
« qui y sont, et n'y a que leux mère qui

« pleurniché, cependant ils ne sont que « soldats. »

Regrettons qu'on n'ait pas mieux choisi l'instant de peindre ce grand homme. L'action de quitter sa charrue qu'il préfère, pour obéir aux ordres du sénat et servir son pays, est celle du grand homme ; pleurer sur elle est celle d'un homme ordinaire. La correction et l'ensemble des formes, ne sauvent point le malheur d'une faible conception de la part d'un artiste auquel la médiocrité n'est plus permise.

N.° XI. (*M. Glodion.*)

La grâce et la facilité des précédentes et nombreuses compositions de l'auteur du Caton d'Utique, ne lui ont pas laissé le loisir de méditer sur cette statue, comme sur celle de son épisode du déluge. Je ne vois ni noblesse, ni grand caractère, dans cette tête. Personne ne pourrait penser, en l'étudiant,

que ce fût l'ame la plus ferme de l'antiquité ! On passe difficilement de l'églogue légère au poëme épique : mais reposons nos yeux, madame, et remettons la revue des autres statues à demain.

Je vous salue respectueusement.

LETTRE IV.

J'ai suivi, madame, jusqu'à présent dans l'examen des statues, l'ordre numérique du catalogue ; quelques-unes manquent encore à la collection, mais nous y reviendrons : poursuivons la revue de l'an XII.

N.° XII. (*M. Masson.*)

Périclès : ah ! je respire, et le goût du grand et de l'antique n'est point éteint dans ma patrie ! Voilà ce protecteur zélé des arts, dont l'éloquence faisait passer dans l'âme des athéniens, tous les sentimens qui l'animaient.

Cette tête a la sagesse nécessaire, peut-être trop, si ce n'était le recueillement ? L'attitude est simple, noble, la draperie large, riche de plis ; mais ce front est-il assez prononcé ? Périclès

avait encore plus d'énergie que de sagesse; et puisqu'il fut surnommé *la Hache*, *l'Olympien*, à cause de sa foudroyante éloquence, peut être eût-il fallu mettre dans le sourcil, un peu du caractère de ceux dont la moindre contraction pouvait ébranler l'univers? Les pieds sont dignes de la tête, mais les mains peut-être trop senties, ne sont pas également en harmonie avec ce caractère héroïque. Le costume est rigoureusement observé, cependant il laisse sentir le nu; l'exécution en est facile et savante. C'est dans ce style élevé qu'il faut peindre les grands hommes.

N.° *M. Delaistre.*

Phocion, homme grand, simple et magnanime, c'est votre ombre qui nous apparaît! ..... Cette pose n'est point maniérée; la tête est belle, peut-être pas assez noble? les jambes sont d'un bon

choix ; mais pourquoi avoir attaché des bras d'athlète à Phocion ? pourquoi gâter par des expressions exagérées ce qu'on a produit de grand et de beau ? Les muscles des membres d'un héros doivent - ils donc être prononcés comme ceux d'un homme de peine ? ..... Artiste, ce n'est point une académie que vous faites ; songez que c'est par l'accord de toutes les parties, qu'on arrive au but qu'on veut atteindre.

N.° X V I. (*M. Boizot.*)

Achille, que je crains ta fureur ! ..... Eh non, c'est Miltiade ! Cette attitude n'est pas celle où je croyais te voir ? C'est plutôt un guerrier qui va combattre corps à corps, qu'un grand général ; mais l'artiste a *sa manière* de sentir.

N°. X V. (*M. Duret.*)

Epaminondas, tu souffres, tu gémis, pauvre Epaminondas ! .....

Mais passons aux héros modernes que la guerre a moissonnés.

N°. XXIV. (*M. Gois.*)

Desaix, ton courage intrépide fut l'exemple et le guide de tes compagnons d'armes !

Ce n'est pas, dans cette pose forcée et impossible à conserver long-tems, que l'homme le plus sage au conseil, et le plus tranquille au combat, devait être présenté aux yeux des témoins de sa gloire! Jeune et laborieux artiste, le mouvement n'est point l'énergie ! ce n'est pas par des attitudes contractées que les grecs, de sublime mémoire, transmettaient à la postérité les grandes actions de leurs guerriers ! Chabrias fut peut-être le seul exemple contraire, comme son combat fut unique en ce genre ! la beauté et la perfection de l'exécution, firent pardonner à l'artiste.

N.° XXVIII. (*M. Stouff.*)

Arrête Joubert ! médite avec dignité avant de courir au combat ! tu dois commander avec calme... Tel est le premier mérite d'un grand capitaine.

Nota. On a observé que Joubert était fougueux. Sont-ce seulement ses défauts qu'il faut éterniser ?

N.° XXI. (*M. Petitot.*)

Ah ! Condorcet ! malheureux Condorcet !

Qu'à bon droit tu maudis le sort
Qui te fit boire la cigue ;
Cet affreux destin qui te tue,
Te poursuit même après ta mort.

LETTRE V.

N.° XX. (*M. Beauvalet*).

N.° XXII. (*M. Lorta*).

Peut-être, Madame, serait-il plus sage de ne s'arrêter ni devant l'orateur Barnave, qu'on reconnaît à son cordon de montre, mais sur-tout à son chapeau, que l'artiste *a consacré;* ni près de l'éloquent Chapelier (sans chapeau), qui est à côté, mais aussi bien costumé. En voyant ces aimables personnages, je me suis cru transporté dans ces jardins antiques, dont le possesseur avare trompait la solitude, par la présence de ces acteurs muets, dont on colorait les habits, et qui de loin promettaient du plaisir, mais dont on s'éloignait aussitôt qu'on les avait vus de près.

Cependant en y réfléchissant, j'ai pensé que les auteurs de ces deux statues s'écartant si visiblement de la marche des autres artistes, avaient peut-être le projet d'établir la même division que dans la peinture, et de créer *la sculpture de genre?* En effet, pourquoi n'aurions nous point les Téniers, les Van-Ostade, les Corneille-Béga et les Bamboche de la statuaire?....

Il est certain que l'ingratitude du costume présentait de grandes difficultés; je ne répéterai point ce qu'on a dit à cet égard, mais j'ajouterai seulement que, dans la distribution des travaux qui doivent servir à éterniser la mémoire des grands hommes et des grandes choses, il faut se garder des recommandations; elles exposent les artistes qui ne savent pas juger de leurs forces, à accepter une tâche qu'ils ne peuvent remplir. La sévérité, dans le dispensateur, est d'autant plus nécessaire, qu'en compromettant son propre

jugement, le but proposé n'est point rempli, et le ridicule s'attache là où devait naître l'admiration !

Je vous salue, madame, avec le plus profond respect.

LETTRE VI.

Quelques statues, Madame, ayant été ajoutées au rang de celles que nous avons déjà observées, je me hâte de vous en parler, avec la certitude que vous ne trouverez pas ma lettre longue, n'y en ayant que trois nouvellement placées. La première est un ancien membre de l'Assemblée constituante; les deux autres sont des Généraux.

N.° XVIII. (*M. Deseine*).

Thouret! tu me fais presque oublier l'ingratitude et la mesquinerie du costume. Ta tête est expressive et vraie, elle est dans le mouvement oratoire; ta main belle est en accord avec ta pose simple et naturelle! C'est ainsi qu'il faut captiver l'attention pour échapper à la critique!

N.° XXV. (*M. Le Sueur*).

Dugommier ! tu n'en es pas moins grand aux yeux de la patrie, pour être représenté comme un homme ordinaire ! Cette pose maniérée, cette attitude de portrait ne sont dignes ni du général ni du nom de l'artiste !

N.° XXIII. (*M. Du Pasquier*).

Général Hoche. L'art ni la vérité n'ont présidé à cette conception. Il n'y a pas même le prétexte de la ressemblance ni l'excuse de l'exécution........ Ecrivez au bas, *c'est un héros*.

Plusieurs statues, Madame, n'étant pas encore sorties des ateliers, je suis forcé d'interrompre mes observations. Aussitôt qu'elles paraîtront, je m'empresserai de vous en parler.

Je vous salue respectueusement.

LETTRE VII.

Paris, ce

N'AVEZ-VOUS pas pensé, Madame, en lisant mes lettres précédentes, que j'avais éludé mes engagemens, en m'y livrant peut-être trop à la critique, dans l'examen des modèles de statues exposées au Palais du Sénat? En ce cas je vous dois compte de mes motifs.

La plupart des sculpteurs qui ont exposé leurs ouvrages dans cette circonstance, ont payé le tribut à l'art dans leur jeunesse; et, par cela même, les encouragemens leur sont désormais inutiles. Plusieurs jouissent encore du reflet de la réputation de leurs productions : ce souvenir doit suffire à leur gloire, et les consoler de leur peu de succès dans cette nouvelle lutte!.... Ces observations ne sont donc point pour

eux, mais en faveur des progrès de ceux qui doivent leur succéder dans la carrière. Si celui qui se permet de parler des œuvres de l'art, pouvait être arrêté par la crainte de déplaire à l'artiste, quand il le critique avec justice, pourrait-il se flatter d'inspirer quelque confiance, lorsque l'admiration ferait place à la censure ? Ce n'est que la vérité qui peut être utile aux arts ! Celui qui n'a point le courage de la dire, doit s'abstenir d'en juger ! Mais peut-être même ces observations, si elles sont vraies, ne seront pas inutiles aux artistes dans l'exécution du marbre ?

Je vous l'ai dit, Madame, mon but est moins de censurer que de rendre compte, d'une manière claire et précise, sur-tout juste, de ce qui sera exposé aux regards du public. Mais ce qui tient à l'art ne peut être décrit comme des œuvres mécaniques ; et si le lecteur ne sent pas l'effet de la statue, s'il n'est pas transporté devant le tableau, s'il ne

partage pas l'enthousiasme de l'artiste, enfin si le traducteur n'entre pas lui-même dans le sentiment de l'œuvre qu'il décrit et n'emprunte pas un peu de la poétique de l'auteur ? l'effet est manqué : ce n'est plus qu'un catalogue du métier et non de l'art, qui décourage plutôt qu'il n'excite l'émulation, et qui éteint la curiosité au lieu de la faire naître.

C'est cette manière, Madame, que j'ai tâché de suivre; elle sera peut-être un peu mieux sentie dans les tableaux, parce qu'ils présentent bien plus de richesses à l'imagination, et que la couleur inspire davantage.

Je suis, Madame, etc.

LETTRE VIII.

Paris, ce

Puisque le Salon n'est pas encore ouvert, je vais essayer de vous donner l'idée d'un tableau dont le public ne jouira pas, c'est celui de Gérard; représentant Ossian, l'Homère du nord.

Au milieu du silence de la nuit, la lune voilée en partie par de nombreux nuages, éclaire le sommet de hauts rochers escarpés, qui ne laissent passer dans une sombre vallée, que quelques rayons de sa lumière! ....

C'est à la faveur de ce jour incertain qu'on y distingue le vieil Ossian, aux cheveux blancs, à la barbe vénérable, pinçant d'une harpe antique pour évoquer les ombres des anciens Bardes, héros primitifs de la sauvage Ecosse! ...

Il écoute les sons qu'il produit, et ses cheveux hérissés sont d'accord avec son enthousiasme poétique : Le bruit

d'un torrent tombant à travers les rochers, ajoute encore à cette lugubre harmonie.

Ce n'est point en vain qu'il a fait entendre ses chants ; d'innombrables ombres accourent à sa voix ! Darthula, Bosmina, Flathal, Comala, nymphes charmantes ; Cuchulin, Nathos, Salgar, guerriers invincibles ! venez peupler au-dessus de sa tête, les roches sourcilleuses qui l'environnent ! C'est vous, beau Fingal, au casque étincelant, à la lance de feu ! assis devant lui vous écoutez votre chantre énergique ! Et vous tendre et sensible Malvina, réunie au vaillant Oscar, vous ne craignez plus qu'un fer ennemi vous sépare !.... Des étoiles plus ou moins scintillantes s'élèvent du front de plusieurs ombres ; elles aident à distinguer de la foule, celles des nymphes et des chefs qui ont laissé de plus brillans souvenirs !...

Il est impossible de rendre mieux les fugitives conceptions d'une imagina-

tion fantastique ! Le peintre a sçu donner du corps aux pensées, par sa composition ! quelle vérité dans cette légère existence des ombres qui n'en ont pas ! L'attention captivée par tous ces objets fait oublier l'artiste qui les a créés ! Gérard, vous seul avez peint Ossian ; vous avez peint tout Ossian ! vous n'aurez point d'imitateurs ! il n'aura plus de traducteurs [1].

Recevez, Madame, l'assurance de mon hommage respectueux.

[1] On pardonnera sans doute l'application du mot *traducteur*, peut-être un peu forcée, mais qui ne peut être remplacée par une autre. Réaliser sur la toile les idées poétiques d'un auteur, n'est-ce pas la plus séduisante des traductions ?

N.º 2.

LETTRES IMPARTIALES

Sur les Expositions de l'an XIII ;

PAR UN AMATEUR.

LETTRE IX.

JE pense, Madame, que vous serez bien aise d'avoir une idée du dernier tableau de Guérin, qui ne sera pas mis au salon, de l'avis même de son auteur ; mais l'ayant observé à Versailles, je puis vous en faire une description bien exacte. Il doit sans doute passer avant tous les autres.

Suivons la foule qui s'arrête et s'accumule devant ce grand tableau. C'est de Guérin.... Ce nom seul suffit pour exciter l'attention et l'enthousiasme !.. :

Qu'ils sont heureux de la guérison de leur père, ces deux tendres fils! comme ils l'embrassent! comme ils soutiennent avec empressement et respect, ce père faible encore et sortant du lit de douleur! ô Esculape! c'est vers ton autel tutélaire, qu'ils conduisent ses pas chancelans! Reçois leurs vœux reconnaissans! ..... Ces fruits offerts à genoux, par les mains de l'innocence, déposés à tes pieds par sa jeune fille, seront-ils dédaignés? Rassures-toi, timide et naïve beauté; le serpent avide, qui devore sur l'autel ton offrande, est le symbole de la bienveillance du dieu que tu as invoqué!

Ombre du sensible Gesner, protège toujours et n'abandonne jamais ton ingénieux traducteur!

Poétique de l'art dans la composition. — Simplicité de l'antique, grand goût de dessin, unité d'action, accord dans l'exécution, on trouve tout cela dans cette œuvre d'un talent bien rare!

C'est le troisième tableau qu'expose Guérin : nous voudrions qu'il fût aussi bien que ses précurseurs ! Mais, c'est lui-même, c'est la comparaison de ses deux premiers ouvrages, qui fournissent les observations que l'on se permet sur celui-ci.

Cette nature semble gigantesque, pour un sujet qu'un sentiment ordinaire rend plutôt vraisemblable qu'idéal.... Une idylle doit-elle avoir le même caractère qu'une héroïde ? Celui de la tête des jeunes gens n'est pas assez déterminé ? En général le tableau est monotone de couleur, et semble avoir été fait d'après un groupe de marbre.....

Guérin ! quand on a fait ton Sextus, dont tout est expression depuis le front, jusqu'à l'orteil !.... quand on a peint sa belle et touchante fille, et fait partager sa douleur si vive au spectateur ; quand on a donné du sentiment au cadavre même de sa malheureuse mère ; quand un tel ouvrage, tout près de la per-

fection ; par la correction du dessin ; la vérité de la couleur et l'effet du tableau, est sorti de tes mains ; quand cette sage et sublime production a été suivie, d'une composition brillante de couleur, d'intention et d'exécution, puisée dans un des plus beaux sujets de la Grèce, et peinte, comme par les artistes qu'elle a fait naître ; quand enfin l'on a admiré l'éloquente et forte expression de ta Phèdre et l'indignation magnanime du Thésée, que celle de la piété filiale paraît faible et insignifiante !

Mais si l'on observe que le sujet du tableau ne comportait point une expression plus énergique ? ..... Jeune homme..... ne peins que des héros !

La nature, en nous formant, mit dans nos ames le germe du goût qui doit nous servir de guide ; suivons cet instinct, comme un fleuve majestueux suit la pente des lieux qu'il arrose !... Artiste doué de ce feu céleste, fait pour exprimer à nos yeux les passions fortes

qui tourmentent l'humanité, envain tu crois le modérer assez, pour peindre ce qui la console !

Le Kain, Clairon, La Rive !... abandonnâtes-vous jamais un instant le genre tragique qui vous conquit tant d'admirateurs ?

Courage, Guérin, ne ralentis point tes études, la France te regarde..... ajoute de la vapeur dans tes tableaux ; observe plus scrupuleusement les lois de la perspective aérienne ; dessine tes figures un peu moins sveltes, elles en seront plus près de la nature ; rends tes cheveux plus légers ; cette parure de l'homme doit être le jouet des zéphirs.

Alors..... (bientôt sans doute) tu réaliseras l'espoir de l'Ecole française, dont tu es déjà l'honneur et dont tu deviendras l'exemple et le soutien.

Mais je vous quitte, Madame, pour examiner d'autres tableaux : aussi bien j'ai besoin de reprendre haleine.

Je vous salue respectueusement.

LETTRE X.

Paris, ce

Vous paraissez surprise, Madame, que d'après la description même et l'éloge que j'ai fait du dernier tableau de Guérin, je me sois permis d'en faire la critique. Ayez la bonté d'observer, Madame, que je ne l'ai censuré que comparativement à ses premières œuvres; et l'on peut aisément se consoler, quand on a une semblable excuse. D'ailleurs le principal mérite des ouvrages de ce genre, celui qui doit particulièrement en immortaliser l'auteur, c'est la poétique de l'art! Elle seule en éternise les productions, et nous ne devons la connaissance des principaux tableaux de l'Ecole grecque que le tems a dévoré, qu'à la belle et grande composition des sujets qu'ils représen-

taient, et qui peut-être seule a excité l'admiration du tems et des écrivains qui nous les ont transmises ?

Convenez, Madame, qu'en général l'artiste qui fixe l'attention et fait naître l'enthousiasme, peut être comparé à celles qui captivent nos sentimens. Ce sont les amans des femmes qui causent leurs erreurs en louant jusqu'à leurs défauts; leurs amis les en préservent en les en avertissant. Je suis l'ami et non l'amant du talent inestimable de Guérin; il m'est permis de craindre pour sa gloire, quand il a tant d'adorateurs!

Recevez, Madame, etc.

LETTRE XI.

Je viens, Madame, d'entrer pour la première fois au salon, et je dois vous avouer que j'ai joui dans le premier moment, de l'abondance des productions des artistes, et de l'aspect brillant et agréable que cette exposition offre aux yeux du spectateur étonné. Mais si j'ai éprouvé un instant cet orgueil national, qui fait partager les succès de ses compatriotes, j'ai frémi en songeant à la tâche que je me suis imposé de vous en rendre compte. Je vous supplie de vous rappeler, Madame, que quand je pris cet engagement, nous ne calculions pas sur autant de richesses ! ..... Vous permettrez, sans doute, que je mette des bornes à ce travail entrepris pour l'amour de l'art, et vous n'exigerez de descriptions détaillées, que des tableaux

où l'historique de la composition tiendra le premier rang.... Vous vous contenterez pour les autres, des indications qui vous feront connaître le genre de l'artiste et le mérite de ses productions. A ces conditions seules, je puis continuer mes observations sur les nombreuses créations de notre Ecole moderne.

Je vous salue avec un profond respect.

LETTRE XII.

N.° 228. (*Hennequin.*)

J'ENTRE au salon. Ah! Madame, quel spectacle déchirant! à la lueur pâle d'un jour funèbre, une foule de guerriers vêtus de blanc, de verd, de bleu, de jaune, qu'on ne voit qu'à mi-corps; un autre seul, qu'on voit en entier, vêtu de rouge sur le devant, ne semblent occupés tous qu'à s'entre-détruire et mourir!

L'action se passe au bord de la mer, car dans ce lointain je vois des vaisseaux et de la fumée; ils sont anglais sans doute? Les vêtemens rouges des hommes me le font deviner!..... Et ces trois habits bleus qui me tournent le dos, comme ils ont l'air indifférent à ce qui se passe! Et ces femmes chéries de la

nature, sont-elles venues pour aider à sa destruction, ou pour augmenter nos douleurs? Ce chien étique tirant la robe d'un squelette, est-il là depuis long-tems? son maître était-il du combat? quel pays a vu cette scène d'horreur? quels sont ces féroces guerriers? sont-ils russes? allemands? sont-ce là des français? en vain, j'y cherche leur caractère, la guerre a tout dénaturé! Mais où galoppe ce cheval fougueux? il n'y a point d'arène, où portera-t-il ses pas? Les sables de la mer ont englouti les morts et les jambes des vivans? Cette femme à genoux me déchire! Hélas! où donc se reposera mon œil humide de pleurs? par-tout une lumière égale, par-tout l'image de la destruction! Qui m'aidera enfin à débrouiller ce chaos d'objets sinistres? heureusement le cadre vient à mon secours, j'y lis : *Bataille de Quiberon.* Quoi, Hennequin, c'est cette affreuse catastrophe que tu as voulu retracer

à nos yeux? sans doute tu ne fus pas maître du choix du sujet? ne l'étais-tu pas du moment? tu devais peindre l'indigne action des anglais, tu n'as offert que la destruction des français! vois comme ton génie a lutté sans succès pour écrire cette page de nos fastes que celui de la France doit déchirer! Infatigable Hennequin, que de travaux, que de peines tu te serais épargné, si modérant la fougue et l'abondance de tes pensées, tu avais pris le tems de méditer ton sujet? L'unité d'action est la bâse de la composition..... J'en vois mille dans ton tableau.... Si la réflexion avait mûri cette conception, aurais-tu, malgré ton talent, entrepris une composition sans y mettre un point central d'intérêt, pour y rallier tes personnages et le spectateur? Aurais-tu choisi, l'instant funèbre, qui t'oblige à répandre une pâleur livide et sépulcrale sur tous les objets, à renoncer au charme et à la séduction de la cou-

leur ? enfin à te sauver du défaut d'intérêt général par des épisodes ingrats ou étrangers à l'action principale ?

Tous ceux qui aiment ou professent les arts et qui jouissent de leurs succès en France, regrettent en voyant ce tableau, d'y remarquer la fécondité, disons mieux, la prodigalité du talent, dans des détails supérieurement étudiés, qui ont absorbé ton tems et ton génie, sans rendre l'effet du tableau plus piquant.

Hennequin ! reprends avec courage tes énergiques pinceaux ! resserre l'abondance de tes idées, deviens avare d'expressions outrées, ranime ton coloris au flambeau de Rubens, et la France te comptera toujours avec orgueil, au premier rang de ceux qui doivent honorer son Ecole !...

Permettez, madame, que je finisse ici, en vous offrant l'hommage de mon respect.

LETTRE XIII.

N.° 324. (*M.me Mongès.*)

Dans un lit doré, surmonté d'une large draperie, étendue et sans vie, l'épouse de Darius gît couronnée de fleurs. La mort semble avoir respecté sa beauté. Près de ce lit est assise, renversée et les bras étendus, sa mère Sisigambis. Elle pleure avec ses deux filles, dont l'une debout et l'autre assise près d'elle, expriment le sentiment douloureux qu'elles ressentent. A leurs pieds, sur le devant du tableau, se joue l'enfant de Darius ignorant son malheur. Le vainqueur de son père paraît, suivi d'un guerrier encore plus beau que lui. Il apporte des consolations. (En est-il après la perte de l'objet aimé?) Il ordonne de magnifiques funérailles

à celle que la douleur d'avoir perdu son époux a fait succomber.

Tel est le sujet qu'a traité M.me Mongès. Mais n'a-t-on pas lieu de se plaindre de sa prédilection pour son sexe, puisqu'elle paraît avoir préféré de peindre plutôt la douleur des femmes, que la sensibilité d'Alexandre, qui ne pleure que de profil dans ce tableau ? Sans doute on ne peut que donner des éloges à la manière soignée de chaque figure ; on la croirait sans rapports avec la voisine, et faite pour briller de son propre éclat ! La gentillesse et la finesse d'expression de l'enfant sont au-dessus de son âge, et suffiraient pour arrêter l'attention du spectateur, si le bleu *si céleste* du tapis n'accaparait, pour ainsi dire, tous les rayons visuels [1].

On ne peut exiger d'une femme, une plus grande correction dans le dessin :

[1] On n'avait pas encore reglacé de noir ce tapis, quand on a écrit l'article.

on désirerait que l'effet général du tableau répondît à son intention; mais sans dégradation de lumière, il n'y a point de perspective, et sans perspective... peu d'effets !

Les Grecs avaient pensé que les compositions historiques étaient au-dessus du talent que les femmes peuvent acquérir ; aussi dans la division en classes, qu'ils avaient faites, des différens genres de peindre, la sixième, dit Pline, était l'apanage du sexe. J'ignore s'ils ont eu raison de classer ainsi les productions de ce bel art ? Espérons que les femmes françaises résoudront ce problême.

« Les tableaux du genre héroïque « peints par des femmes, disait un ama« teur, ressemblent à ces chants mélo« dieux, qui souvent charment l'oreille, « et qui n'appartiennent cependant, ni « à la voix mâle de l'homme, ni au tim« bre argentin de la femme. »

N.° 310. (*Mlle Lorimier.*)

Hélas ! mon enfant, malgré ce joli sein que je te montre, dit cette intéressante mère, la nature m'a refusé le bien de pouvoir te nourrir !... Que j'envie le bonheur de cette chèvre ! tu pressures de ta bouche de roses, de tes jolies petites mains, ce lait... que je ne puis te donner !... Mais il ne souffre point ! Voyez comme ces petites formes s'arrondissent ! comme ces chairs sont fraîches et vermeilles ! il peut se rouler à son aise ; cette mousse, ce schall, préserveront ses reins délicats !... Je suis dans une étable, il est vrai, mais j'y suis avec mon enfant...

Ce tableau est digne d'une femme !... elle est tendre, elle est sensible ! Comme elle remplira ses devoirs !.. Charmante composition !

Peut-être le fond de l'étable devrait-il être plus vague et moins égal de ton ?

peut-être encore, cette robe blanche et transparente, un peu trop verdâtre, attire trop l'œil et le distrait de l'expression de cette aimable mère et de son joli enfant?

N.° 319. (*M.lle Mayer.*)

Gardez votre or, vos bijoux, restez dans vos palais dorés, séduisante fortune! Cet amour tout nu, mais modeste, riche de sa simplicité, suffit à mon bonheur! nous habiterons ce joli bocage, et le plaisir aux ailes transparentes nous y suivra: ne l'apercevez-vous point, qui déjà s'est emparé de l'arc et des flèches de l'Amour? Oh! précieuse ingénuité, premier attrait de la jeunesse! vous brillez sur cette tête charmante, que quinze printems ont embelli! Comme ces jolis bras étreignent ce bel Amour!... Hélas! pourquoi donc a-t-il encore des ailes, quand il a fixé l'innocence?

Ce petit poëme, qui réunit tout ce que peut rêver de plus agréable l'ame la plus sensible et l'esprit le plus délicat, est exécuté avec grâce et facilité : on n'y distingue point le desir d'arrêter les regards, mais celui d'intéresser. Les physionomies sont pleines de finesse et d'expression, et le faire d'un flou et d'une harmonie tout-à-fait agréable... Mais quel joli mensonge, qui ne laisse pas désirer la nature ? Pourquoi cette fortune, qu'on peint toujours nue, est-elle si bien drapée ? Chut... elle pourrait se venger.

C'est véritablement ce genre de composition qui convient aux femmes, et devrait être le but le plus éminent de leurs études ! Qui pourrait mieux développer cette finesse de sentiment, ce tact de sensibilité, cette délicatesse de goût, ces nuances d'expression, qui sont l'apanage du sexe, comme les grâces qui l'accompagnent ?

Je vous salue, etc.

LETTRE XIV.

Jusqu'a ce jour, madame, j'avais partagé l'opinion commune, et j'avais pensé qu'on ne pouvait, ni respirer l'air de la peste, ni approcher des pestiférés, sans ressentir l'effroi de partager une telle maladie et l'horreur qu'elle inspire. Le tableau de Rubens et celui du Poussin avaient encore confirmé cet invincible préjugé. Admirez, je vous prie, ce que peut sur nous l'exemple, et ce que produit le prestige de l'art! Tous les jours mon œil s'attache avec un nouvel intérêt, avec un plaisir toujours renaissant, au spectacle le plus déchirant, et en même tems le plus majestueux, que ce triste fléau ait pu jamais offrir!

Sous ces hauts portiques arabes, soutenus de ces minces colonnes mauresques, qui les divisent en cintres aigus,

gisent des guerriers français, innombrables victimes d'une épidémie que vient aggraver la persuasion générale, qu'on ne résiste point à ses cruelles atteintes ! L'ignorance et le fanatisme du Musulman confirment encore cette horrible opinion.

Là, dans l'ombre de ces longues galeries, voyez le désespoir se peindre sur tous ces visages, naguère la terreur des Mameluks, maintenant haves et défigurés ! L'un, l'œil fixé en terre, semble déjà la voir s'entrouvrir! des mouvemens convulsifs, causés par la douleur, viennent agiter ceux-ci : d'autres, les bras étendus vers le ciel, semblent n'espérer plus qu'en lui ; ceux-là . . . hélas! ils n'ont plus rien à lui demander! Quelle touchante victime de son dévouement ! ô Esculape ! ne saurais-tu préserver tes disciples ?

Rassurez-vous, français! ... vous ne périrez point sous ces murs de Jaffa! Tournez vos regards languissans vers

cette lumière brillante et dorée ! elle éclaire votre général... oui ! Bonaparte lui-même ? Il vient, n'en doutez pas, soulager vos misères : l'abondance le suit...
« Scheiks, que ces cophtes vident ces
« corbeilles ! qu'on distribue ces alimens !
« —Vous qui m'accompagnez, ayez de la
« prudence ! et vous vénérable égyptien,
« que l'âge et l'expérience ont formé
« dans l'art de guérir, pansez ces braves !
« Esclave basané, soutiens donc ce fran-
« çais ! Et toi, compagnon d'armes,
« crains-tu donc d'approcher ? décou-
« vre-moi ton sein...(Degenette, suivez
« pour vous ce salutaire avis ! [1]) ce mal
« est grand sans doute, mais il n'est pas
« mortel.... crois-en ton général, il le
« voit, il le touche, il n'a la moindre
« crainte ! » L'espoir renaît : voyez tous ces visages souffrans, comme ils s'épanouissent ! et ce guerrier aveugle, il

[1] Degenette, médecin de l'armée d'Egypte, s'inocula la peste pour achever de rassurer ceux qui en étaient atteints.

approche à tâtons... écoutes, et reconnais la voix de Bonaparte! Braves français, n'oubliez jamais à quel prix votre magnanime mais imprudent général, voulut adoucir vos tourmens!

Je n'ai retracé que faiblement, Madame, la composition historique, savante et pleine de sentiment, de ce grand et majestueux tableau d'un jeune homme, dont le dessin, l'intérêt, l'expression générale, les détails même, l'effet et la couleur sont dignes des plus grands maîtres. La ressemblance est exacte dans les principaux personnages; et loin de le refroidir, elle ajoute au sujet. Les costumes sont pittoresquement traités. M. Gros a tiré un grand parti de la richesse de celui des égyptiens, et il a eu l'art de rendre tel l'habit français.... Je n'aurais eu même aucune observation à faire, sans la question ingénue d'un des spèctateurs: — Monsieur, sont-ce des égyptiens qui ont la peste? — Non, ce sont des français,

— Ils ont donc pris l'air et le caractère du pays ?

Ceux qui partagent les succès mérités de M. Gros, et qui désirent sincérement qu'il s'élève à la hauteur que cette composition lui assigne, l'invitent à ennoblir un peu son dessin et à adopter un style encore plus élevé.

Celui qui rivalise avec la couleur de Rubens, ne doit point l'imiter dans ses imperfections, qui toutes sont nées du choix défectueux de la nature.

Ce tableau a été couronné par les jeunes artistes.

Je vous salue, Madame, avec un profond respect.

LETTRE XV.

N.os 420. 421. 422.

Paris, ce

Ne blâmez point, Madame, je vous supplie, l'irrégularité de mes descriptions, relativement à la place qu'occupent les tableaux. Je vous l'ai dit, je peins celui qui m'arrête, me séduit ou m'attire. Voyons ce grand tableau! il est de M. Schœnberger, peintre allemand.

Les environs de Bayes, près de Naples, en ont donné l'idée à l'auteur.

Le soleil se lève avec majesté. Il est déjà au-dessus de l'horizon. Une large nappe d'eau, entourée de montagnes plus ou moins éloignées, répète ce beau soleil qui éblouit par son effet. Il dore les monts de Capri, Iscia et Nisida qu'on reconnaît, et colore les ruines du temple de Vénus qu'on voit sur le devant. Des bocages frais, bien variés, entourent une prairie où des troupeaux

qui semblent venir de l'étable, arrivent par un pont romantique, pour paître à la fraîcheur du matin, près de grands et beaux arbres de différens feuillages. La lumière naissante du soleil passe à travers leurs troncs nombreux et pittoresques. Un ruisseau qui s'échappe dans des roches recouvertes d'herbages, forme le devant du tableau.

Ceux qui ont admiré les beaux points de vue qu'offre Naples et son territoire; ceux qui ont remarqué la richesse des fabriques qu'il présente et des ruines qu'il conserve; ceux auxquels n'a point échappé la couleur qu'impriment à tous les objets les rayons d'un soleil ardent; ceux enfin qui ont joui du site doré de l'Italie, s'y croiront transportés en voyant ce tableau, qui semble plutôt le portrait de cette belle nature, que l'ouvrage de l'imagination. Il était difficile d'y mettre plus d'harmonie ! L'effet du soleil sans contraste, éblouissant au milieu d'un ciel sans nuages, est incom-

préhensible ! il annonce la chaleur du jour qu'il vient de faire éclore. Les lointains sont d'un ton si juste, qu'ils paraissent vraiment à une grande distance ; et la vapeur de l'air ambiant est si bien exprimée, qu'elle ajoute à la magie de l'illusion !

Peut-être les gens difficiles désireront-ils un peu plus de légèreté dans le feuillage des arbres, plus de fermeté dans le dessin des animaux ; mais qu'il est consolant pour l'art de voir un tel successeur aux Claude Lorrain, aux Vernet !... La France sans doute enviera M. Schœnberger à sa patrie.

Invitons-le à conserver sa peinture vierge ; à imiter toujours, comme il fait, la nature des sites qu'il reproduit ; enfin à éviter la manière qui fait dégénérer le talent, et qu'on qualifie de facilité !...

Quoi ! c'est le même pinceau qui a rendu ces âpres effets ! Je frissonne.... je suis au bord du Rhin ! sa chute haute et rapide dans ce gouffre profond, l'as-

pect de ce roc usé qui se montre à travers, le bruit de cette onde qui bouillonne et blanchit à mon œil effrayé, le brouillard que je respire, tout m'annonce que je suis à Schaffouse !... Mais retournons aux lieux chéris des arts.

A la clarté tremblotante de la lune, que j'aime à parcourir ces cascatelles de Tivoli, que les siècles n'ont point détruites, et qui rappellent de si grands souvenirs ! Malgré l'ombre mystérieuse qui m'environne, mes yeux distinguent encore dans ce riche lointain les ruines du palais de Mécènes, ce protecteur des arts, qui l'ont immortalisé. Ecoutons l'onde qui tombe à grand bruit de ces roches couronnées d'arbres ! elle m'appelle et me guide dans ce vallon solitaire, où coule en sinuant un ruisseau tranquille. Comme il multiplie les reflets de cette lumière douce et argentine ! O doux prestige de l'art ! tu me fais oublier que tu n'es point la réalité !

Mais quel est ce tableau éclatant qui arrête ma vue ? Déjà l'automne s'enfuit,

et ses derniers feuillages sont couverts d'une neige prématurée.... que dis-je? l'aspect de ces monts glacés qui coupent l'horizon, n'annonce-t-il pas un hiver éternel? Le voisinage des Alpes a fourni ce lointain..... Beaux arbres, comme déjà vous êtes dépouillés de votre parure! Approchons du hameau, arrêtons-nous avec ce voyageur morfondu, secouons cette neige incommode!... Que l'ardeur de ce feu nous console.... Félicitons M. César Van-Loo d'avoir rendu si bien un effet si difficile par sa monotonie! (496).

Les rochers, les masures, les arbres, le hameau, cette fenêtre même, tout est juste de ton et d'ensemble. Les détails domestiques sont ce qu'ils doivent être, et rendent parfaitement la vérité et l'intention de l'auteur! C'est à l'un des Nestors de l'Ecole française qu'il appartenait de peindre la vieillesse de la nature!...

Recevez, Madame, l'assurance de mon respect.

LETTRE XVI.

Je vais vous faire partager, Madame, le plaisir que m'ont fait les expressions de deux curieux, sur les œuvres de M. Girodet. — O le beau tapis de velours cramoisi! la riche crépine d'or! le beau fauteuil doré! le bel habit canelle brodé! la belle veste en or! le beau rideau de taffetas violet! C'est un monsieur bien rouge... Voyons le catalogue (208.) Portrait en pied, etc. Ah, ah! il me semble que tous ceux du pays sont plus basanés, moins hauts en couleur. — C'est qu'il n'a pas été peint d'après nature (210). Et ce fier Mameluk? Quel effet! Quelle belle couleur rouge, sur tout ce qui n'est ni barbe, ni turban, dans cette tête! Et son vêtement? il est bien plus rouge encore! Mais le noir, mais le bleu à côté du blanc de la barbe: hein, comme ça fait ressor-

tir ! Je gage qu'on le verrait d'un bout à l'autre de la cour du Louvre ?

Telles sont fidèlement rapportées les remarques faites par deux admirateurs de ces deux productions de M. Girodet. J'avoue que je les aurais prises pour des critiques, si je ne m'étais assuré de la bonne foi des observateurs.

Mais puisqu'il faut dire mon propre sentiment, j'avouerai que si j'avais produit le beau tableau d'Esculape méprisant les richesses, l'apothéose des généraux français, etc. etc. je ne réduirais pas mon beau génie au seul genre du portrait. Appelle, il est vrai, ne le dédaigna point, mais les grâces n'en furent pas négligées. La ressemblance des hommes n'était pour lui que l'étude des caractères : c'était des matériaux pour ses compositions. Invitons M. Girodet à suivre cet exemple. Peut-être devrions-nous ajouter, qu'il a un peu perdu de vue la transparence dans les ombres, et cet adage qu'il a pratiqué lui même,

qu'en peinture le rouge n'est pas la couleur.

Ses beaux dessins de l'histoire de Phèdre , semblent nous présager que nous n'aurons pas long-tems à regretter ses productions historiques.

Nota. On doit à la vérité et à la justice, de rendre à l'auteur d'Imma et d Eginard, celle que les costumes, quelque modernes qu'ils paraissent, ont été étudiés d'après les médailles et les chronologies du tems. Comme c'était, aux yeux des observateurs, une tache dans ce beau tableau, je suis fort aise d'avoir l'occasion de me rétracter, et la certitude de le faire avec connaissance de cause.

N.° 3.

LETTRES
IMPARTIALES
Sur les Expositions de l'an XIII;
PAR UN AMATEUR.

LETTRE XVII.

JE ne vous parlerai plus, Madame, de l'irrégularité du choix des tableaux dont je vous entretiens. La liberté qui a présidé à leur conception, doit être la même pour les observateurs ; gardons-la précieusement, car c'est la seule qui ne puisse recevoir aucune atteinte.

(3). Ecoutons cet enfant aimable qui semble inspiré du ciel; son geste commande l'attention. Partageons celle que lui donne cette femme couronnée, assise devant lui. Le caractère de tête, la taille, l'armure de ce guerrier rap-

pellent bien le peuple d'Israël. C'est toi, Joas, et ta mère Athalie !. .

Ombre de l'immortel Racine, les français seuls n'honorent point tes sublimes talens ! tes œuvres inspirent, électrisent les ames jusqu'aux confins de l'antique Hespérie.

Ce tableau de M. Aparicio, espagnol, est composé avec simplicité, et semble exécuté dans le même esprit ; on regrette que les principales figures ne soient vues qu'en profil. Les draperies sont étudiées avec soin, le costume respecté ; peut-être les ombres un peu poussées au noir.... Qu'il est flatteur pour la France de voir chez ses voisins, des émules de son Ecole !

(352). Va ! fils indigne du jour, que le sort ravit à ton père ! Fuis sa présence ! Polynice à jamais est maudit par Œdipe !... Ce fils est à tes pieds, ô père inexorable ! Entends son repentir ! sois sensible aux pleurs d'Antigone ! Ne sens-tu pas ses mains suppliantes pres-

ser ton sein paternel? Seras-tu sourd à ses tendres accens? Refuseras-tu le pardon d'un frère, à celle que ses soins doivent te rendre si chère?

Malgré l'antiquité de ce sujet, si souvent retracé par l'art, et également célébré par Euterpe et Thalie, il a toujours de nouveaux charmes quand le talent du peintre a saisi un seul des mouvemens pathétiques qu'il offre à toute ame sensible.

M. Pajou n'a pas manqué son but, et sa scène est bien choisie et bien composée. Le dessin satisfait l'œil; mais la pose de Polynice ne semble pas juste. Il paraît repousser quand il doit implorer. La tête d'Antigone est un peu petite. On regrette qu'elle ne soit qu'un accessoire, quand elle joue le plus beau rôle. Le ton de couleur est chaud, peut-être trop historique; peut-être ces têtes sont trop modernes et leur caractère trop français, l'attitude d'Œdipe un peu théâtrale?

On ne peut cependant qu'inviter ce jeune artiste à nous faire souvent jouir de ses productions.

(363). L'Assomption de la Vierge. Ce sujet connu n'a nul besoin d'une description, qui ressemblerait trop aux tableaux qui ont eu le même motif. On peut cependant assurer que, ni dans la pose des principales figures, ni dans les différentes attitudes des autres, on n'a observé aucune réminiscence marquante.

Cette composition de M. Perrin, est faite avec sagesse; les figures sont correctes, les têtes d'un beau caractère, et les draperies belles et soignées. Peut-être un peu plus de chaleur dans le ton, plus de légèreté dans les figures qui s'élèvent, et plus de doré et d'aérien dans le haut du tableau, eussent ajouté à son effet? Qu'il me soit permis de demander pourquoi M. Perrin ne nous a fait voir qu'en raccourci le visage de la figure principale? Peut-être y a-t-il trop

d'indécision de sexe dans le caractère des têtes des personnages qui s'élèvent avec Marie ?

(141). Mais quelle belle étude de jeune homme ! Approchons : comme sa physionomie exprime l'effroi ! Du lit rose où il est étendu, il semble repousser des femmes charmantes qui lui présentaient des couronnes de fleurs. Quel est ce grave et noir observateur assis à côté de son lit ? Ah ! j'aperçois enfin la cause de sa frayeur ! Damoclès, je te reconnais à ce fer suspendu sur ta tête ! Denys, garde tes trésors, ta pourpre, ta puissance, je reste désormais dans mon obscurité !

L'auteur a fort bien senti son sujet ; il est composé avec art ; rien n'y suspendrait l'intérêt, si ce glaive, motif de l'action, se fût montré tout entier. Ce Damoclès est purement dessiné ; le torse, le bras tendu sont étudiés avec soin ; (l'autre est *incognito*). La nature, quoiqu'embellie, s'y fait recon-

naître ; le ton de la chair n'est-il pas un peu féminin ? Ces femmes sont aimables, quoiqu'un peu minaudières ; ces mains jolies ; ce tyran, sévère ; ce trépied, ces vases, cette lyre, riches et soignés. Pourquoi celui qui est revêtu de la pourpre, emblême de la puissance, n'en a-t-il que sur le cothurne ? M. Dabost, rappelez-vous que, parmi les moyens du peintre, la couleur ne doit marcher qu'en cinquième ligne. J'aurais, il me semble, sacrifié à l'harmonie, en rompant ce rouge, ce rose, ce violet, ce verd, ce bleu-céleste des draperies ; et l'œil de vos admirateurs eût encore mieux joui de votre agréable tableau.

(371). Quand on a vu la Sainte-Famille de Raphaël, il est difficile de s'intéresser à celle-ci. Les artistes, quels que soient leurs talens, doivent éviter des sujets déjà traités littéralement par de grands maîtres, à moins qu'ils ne soient commandés ; puisqu'ils sont cer-

tains d'avance que la comparaison ne peut être à leur avantage.

(158). S'il existait, Madame, quelques incrédules sur la beauté du site de Saint-Cloud; si les points de vue pittoresques qu'il présente avaient échappé à quelques observateurs, ils peuvent s'en assurer en voyant le tableau de M. Dunoui, qui est d'une vérité étonnante. On se promène avec lui sous ces antiques et beaux marroniers du parc; on parcourt ces sombres allées; on suit le cours de la Seine; on gravit le mont Valérien; enfin il vous apprend à jouir de ce qui est si près de vous, sans avoir recours aux productions romantiques, qui vous attirent dans des païsages créés par l'imagination. Le ton de ce tableau, des lointains sur-tout, est celui de la vérité. On désirerait que les devants fussent aussi bien; les figures ont l'air de n'être pas du même artiste.

Je vous salue, Madame, etc.

LETTRE XVIII.

Ne vous lassez-vous point, Madame, de toutes mes descriptions ? J'avoue que je ne puis résister au plaisir de louer les productions des arts, dans quel genre ce puisse être, quand elles ont du mérite. Veuillez partager avec moi cette jouissance, en admirant le tableau de Vandaël (486).

C'est au dernier jour du printems que, chaque année, les jeunes compagnes de Julie viennent apporter au pied de son tombeau une moisson toute entière des fleurs de leur héritage. Quel plus aimable hommage peut-on offrir à la mémoire d'un sentiment qui ne meurt qu'avec nous ! La nature semble avoir devancé leur offrande. Ce lilas, symbole du printems ; ces boules de neige, emblêmes de la candeur, croissent au sommet du cénotaphe ; ce chèvre-feuille,

image de l'amitié, comme il s'attache! comme il fleurit encore sur cette tombe! Là un vase rempli de fleurs choisies est déposé sur ce degré. Hé quoi ! cette odorante et blanche tubéreuse, à peine fleurie, est brisée sur sa tige ! Ah ! ne voyez-vous pas qu'elle est l'emblême de Julie ? Pénétrés de ce douloureux souvenir, à peine osons-nous lire cette épitaphe sentimentale ! à peine osons-nous admirer ces roses si fraîches, ces majestueuses tulipes, ces fleurs champêtres, qui servent comme de cortège à cette tubéreuse ! — Nymphes, pourriez-vous méconnaître l'avis muet que vous donne l'artiste ? Voyez ces fruits ; satisfaites l'appétit qu'ils font naître, profitez sur-tout des jouissances qu'ils vous offrent, avant que ces pavôts qui sont tout près, aient répandu leur vapeur soporifique et fermé vos yeux à la lumière ! . . . . .

Sans doute il était difficile de rassembler plus d'intérêt et de sentiment,

disons mieux, plus de poétique de l'art, dans une composition qui semble n'offrir, au premier coup-d'œil, que la représentation, toujours agréable, des plus riches et des plus belles fleurs. Applaudissons l'artiste d'avoir, dans une conception totalement différente, employé la pensée profonde du Poussin, dans son tableau de l'Arcadie, et rapproché de l'image du printems l'idée de la destruction, comme pour engager à profiter de la vie !...

Mon admiration pour la vérité de ces fleurs, ne peut imposer silence à cette autre vérité, que je ne rendrai sans doute point aussi agréable....

Pourquoi ce tombeau est-il si près de l'œil ? Il n'y a point de distance ni de différence entre les fleurs du vase et celles du premier plan.... Doivent-elles être également éclairées, également ombrées, puisqu'elles sont à une distance inégale ? Un peu de perspective aérienne dans ce charmant tableau, l'eût

rendu exempt de toute observation. Cependant votre magique pinceau, M. Vandaël, tronque un peu la nature de notre climat, en offrant à-la-fois une réunion de fleurs et de fruits de toutes les saisons.

Vous me saurez gré sans doute, Madame, des efforts que je fais pour me dérober à l'enthousiasme que m'inspirent les belles choses, pour conserver le courage de dire la vérité, et mon respect pour elle.

Je vous salue respectueusement.

LETTRE XIX.

CONTINUONS, Madame, l'examen des tableaux historiques ; ils doivent avoir la primauté sur les autres genres.

(77). Assis sur un char antique, découvert, attelé de deux beaux chevaux blancs guidés par Minerve debout au-devant du même char, Bonaparte, la main appuyée sur un gouvernail, s'avance et va passer sous un arc de triomphe que lui a érigé la ville de Lyon, laquelle, sous l'emblême d'une belle femme et les clefs à la main, l'invite à entrer dans son enceinte. Près de cette porte, sont les autorités, le préfet, l'archevêque et la garde d'honneur, qui tous expriment le desir de posséder au milieu d'eux le héros de Marengo. On y voit aussi le peuple lui faire hommage des prémices de son industrie.

Le char est suivi par des figures allégoriques, compagnes ordinaires des triomphateurs, telles que la Force, la Victoire, l'Abondance, etc. Les unes portent des palmes, les autres élèvent des couronnes de laurier pour celui qu'elles environnent. Mercure et des Génies planent dans l'air, et annoncent au son de la trompette la résurrection du commerce; le Rhône et la Saône personnifiés forment le devant du tableau.

Cette composition est ce qu'elle doit être : toutes les marches, tous les triomphes se ressemblent, comme tous les conquérans, dans cette circonstance glorieuse. On doit pardonner à l'auteur quelque réminiscence de ceux d'Alexandre et de César.... Cependant la tête principale n'est pas pas assez historique pour son point de vue. On remarque beaucoup de facilité dans le dessin. Il y a de charmans détails. La couleur est un peu idéale. Peut-être le sujet exigeait-il en général plus de vé-

rité. Au ton qui règne dans ce tableau, on croirait M. Callet encore dans l'âge heureux, qui teint en rose tous les objets. Mais changeons de ton.

(78). *Eginard et Imma.*

Comme le tems s'écoule ! que les heures s'envolent rapidement auprès de ce qu'on aime ! Eh quoi ! déjà le crépuscule vient annoncer le jour. Tendre Eginard, fuis, hâte-toi, dérobe à tous les yeux le secret de nos cœurs ! — Sensible Imma ! tremble ! ton amant, ta gloire, tout est perdu, et cette neige indiscrète va te trahir ! — Arrête ! viens dans les bras de ton Imma ! Qu'Eginard, transporté par elle loin de ce palais, ne laisse nulle trace de ses pas !... Voyez comme l'amour double ses forces ! comme elle porte avec plaisir ce fardeau précieux ! comme elle le contemple aux derniers rayons de la lune ! O Imma ! soins superflus ! ton père auguste, du haut de cette galerie

gothique, a reconnu sa fille et celui qu'elle voulait sauver !

Louons M. Camus d'avoir sacrifié à la vérité modeste le plaisir d'attirer l'œil par des effets piquans. C'est bien là ce triste matin d'hiver, ces objets dont la neige obscurcit tous les tons ! L'architecture rappelle bien l'époque du fait historique. Le costume des figures n'a pas cet avantage ; il ressemble trop au 18.e siècle [1]. L'auteur a sauvé la difficulté de grouper avec intérêt deux figures isolées, par le sentiment et l'abandon de celles-ci. Tout est exprimé avec précision et dans le ton juste, même l'empreinte dans la neige, des pas de la courageuse Imma. Mais n'y a-t-il pas quelque crainte qu'Eginard ne glisse à terre avant d'arriver au but ? les vêtemens de Charlemagne ne sont-ils pas trop colorés en raison du jour et de la distance ?

Je vous salue respectueusement.

[1] On a mis au précédent n.° un note qui devait être ici.

LETTRE XX.

(375). MALHEUREUSE ville ! l'orage affreux qui pesait sur ta tête et te menaçait d'une entière destruction, se dissipe ; le calme renaît enfin pour toi ! Lyon, tourne tes yeux appésantis vers un jour plus serein ; il t'annonce le retour du vainqueur de Marengo !.... Déjà tu vois sa bannière flottante ; elle est portée par les joyeux enfans du commerce et des arts. Vois comme ils le suivent et l'entourent. Il s'approche, il te tend une main généreuse ! Il soutient tes bras débiles, il regarde en pitié tes faméliques enfans ! Comme ils sont décharnés, à côté de cet autre si gracieux qui montre à Bonaparte la statue de Mercure mutilée !...... Espére, il va replacer sur son tronc cette tête sacrée !.... Ces riches étoffes qui cachent ta maigreur, qui te servent de lit, vont rede-

venir l'aliment de son culte!... Console-toi Lyon, ces ruines vont disparaître, car le héros vient pour marquer la place des palais somptueux, qui doivent les couvrir à jamais!.....

Telles sont la pensée et l'intention de ce tableau de M. Revoil, qui sauveront toujours aux yeux des connaisseurs les imperfections qu'on peut y rencontrer.

Le dessin des figures paraît un peu roide; les contours secs et trop découpés sur le fond; le ton de chair trop épais, peut-être un peu crud d'effet; le caractère des enfans mal choisi; peut-être aussi fallait-il mettre un peu plus d'air entre le sol et les figures? Mais quel espoir doit donner à son maître un pareil disciple?

(425). Sur un trône antique placé au milieu d'une épaisse fumée, Pluton, assis près de Proserpine, écoute attentivement Orphée à genoux, tenant sa lyre, et suppliant le dieu de l'Erèbe de

lui rendre sa tendre épouse. On la voit debout derrière lui, qui redevient vivante à mesure que les trois parques, attentives aux ordres de Pluton, filent la trame des jours qui lui sont accordés. Caron, aux yeux de sang, attend aussi près d'elle l'instant de lui faire repasser le Styx.

Cette composition, exécutée comme elle a été conçue, eût mérité bien des suffrages; mais l'auteur, jeune encore, a converti les enfers en un séjour aérien; effet sans doute des accords de la lyre d'Orphée; mais ils ont cessé. On observe que presque toutes les figures sont de profil. Les Parques sont jeunes comme les Grâces. Ce bras de Proserpine étendu vers Orphée, n'est-il pas trop près de l'œil? Pluton sans doute devait passer avant.

En général on désire un ton moins crud dans les chairs, qui sont rouges. Le dessin des contours est lourd et un peu trop senti; celui des têtes est pro-

noncé sur la toile comme des médailles; les cheveux ne sont pas légers....

(424). Cette Vénus, du même pinceau, qui naît debout, du sein de la mer, ne me paraît pas conforme à la fable. Je pensais que c'était Zéphire qui, les ailes étendues, soutenait son voile au-dessus de sa tête. Mais au carquois que j'ai aperçu, à ses ailes emplumées, il a bien fallu me persuader que l'Amour était aussi vieux que sa mère, qui elle-même n'est point assez jeune pour son âge.... Ce nuage est léger; mais est-ce bien là l'écume de la mer?

(229.) Sur un navire antique, voguant en pleine mer, et qui contient d'autres guerriers, Achille, le casque en tête, le glaive d'une main, le bouclier de l'autre, vêtu de sa force et de son courage, fier de sa beauté, qu'il développe à tous les regards, (le vent emportant son manteau) annonce par son attitude imposante et guerrière, qu'il court à la victoire....

Tout le monde s'accorde à louer l'ensemble et l'harmonie qui règnent dans cette figure. Les pieds, les jambes sont les parties le moins soignées. . . . Malgré le ton un peu brun peut-être de la chair, et le défaut de noblesse de la tête, je ne puis taire à M. Henry, l'impression qu'il a faite à une jolie femme qui paraît s'y connaître : *Ah! qu'il est beau, cet Achille!* s'est-elle écriée . . . . Je n'ai plus rien à dire après un tel jugement, puisque le sentiment est mon guide.

Recevez, Madame, l'assurance, etc.

LETTRE XXI.

(230.) *M. Hersent.*

L'AI-JE bien entendu? Agamemnon m'ose enlever Briséïs? à moi, qui l'ai conquise, à qui toute l'armée l'accorda. Héraults, je vous la rends. Patrocle en est témoin; mais qu'il se souvienne, ce superbe atride, qu'Achille n'oubliera jamais cette injure. Allez..... Va, Briséïs, j'obéis..... Quoi! Briséïs, pas un seul mouvement de regret? pas un dernier regard qui puisse consoler ton amant!

Ce tableau est fort bien composé. Le corps d'Achille, le bras sur-tout dessinés avec supériorité: la tête a de l'expression; mais j'y trouve trop de l'Apollon. Pourquoi avoir rapetissé l'action, en lui faisant empoigner un petit bout du manteau? Les deux héraults sont bien;

leur draperie large est superbe, surtout du second, Patrocle est peut-être un peu roide. Son manteau bleu interrompt l'harmonie. Cette Briséïs n'est pas digne de l'Achille. Il règne peut-être, en général, un peu de froideur et de crudité dans toute sa personne. Le fond du tableau est lourd. C'est une alcove. Il est vrai que ce tableau perd de son effet par la comparaison du ton chaud des pestiférés, qui est à côté. M. Hersent, si votre ouvrage n'avait point de mérite, je ne m'y serais pas tant arrêté! . . . .

(380.) Cette prédication d'un fanatique à d'autres fanatiques, quoique faite avec beaucoup de talent, et dessinée avec facilité, ne nous offre point un grand intérêt, parce que nous ne sommes ni musulmans ni fanatiques! Il n'y a non plus le moindre ragout pour le sentiment, de sorte que nous ne pouvons pas même louer l'auteur, de la vérité du ton local et des costumes, n'ayant pas

été sur les lieux. Nous l'en croyons donc *sur tableau*, et l'invitons à prendre des sujets dans lesquels nous puissions encore mieux juger de son talent.

(923.) *Le dévouement des vieillards de Rome.*

C'est le dernier des grands tableaux historiques (du grand salon) dont j'ai à vous entretenir. La composition en est bien entendue et bien conçue.

Un vieillard assis, vêtu mi-partie blanc et pourpre, un bâton blanc à la main, regarde paisiblement deux ou trois guerriers, que je suppose gaulois, qui se disputent l'honneur de le frapper. Vous me permettrez bien, Madame, de ne point attendre qu'ils aient exécuté cette cruelle action? .....

(184.) Et cette Minerve, qui unit les beaux arts? On voit bien que la sagesse n'échauffe point les compositions, comme l'amour.

Mais, ce Brutus, qui fait jurer sur

le corps de Lucrèce, de qui est-il? Voyons le catalogue. M***, élève de David. C'est vrai; ils jurent comme les Horaces! Tous les sermens ne se ressemblent-ils pas? Au reste, on ne vole que les riches! Cette draperie de Brutus m'empêche de voir s'il tourne le dos ou la poitrine de ce côté? ..... Pardonnons l'exagération à la fougue de l'âge; souvent elle fut précurseur du génie (1).

Viens donc voir ces *jolis harengs*, et ces huîtres si fraîches, qui sont faits par la société des amis des arts! Tu te trompes; c'est le peintre qui les a fait tout juste, d'après ceux qu'on y mange, en bien bonne compagnie.

M. Greuze. (219, 220, 221, 222, 223, etc.)

..... Portrait de l'auteur, il est bien ressemblant. Pourquoi craint-il qu'on l'oublie, n'est-il pas toujours le même?

Recevez l'assurance, Madame, de mon respect inaltérable.

(1) L'auteur est à peine âgé de dix-huit ans.

LETTRE XXII.

Me voici encore dans le grand salon, Madame; et j'avoue, qu'en l'examinant, je me suis convaincu bien davantage que ce n'était pas à leur élévation qu'il fallait juger du mérite des hommes ni des choses, et que souvent celui-ci est rabaissé quand la médiocrité plane et s'élève au-dessus; mais il est vrai de dire que sans la supériorité du premier rang, nous n'aurions pas été peut-être si difficiles.

(551.) Stratonice. Voyez le catalogue.

(176.) Thésée allant combattre le Minotaure. Il est beau pour un homme, pas assez peut-être pour un héros. Je crains que cette Ariane ne justifie son abandon?

(37.) Je voudrais ce Mariage d'Hébé un peu plus céleste, et moins rapproché par la couleur des terrestres humains. Ce Jupiter, ou plutôt ce groupe divin, ne pourrait-il faire un échange avec

certain enfer; alors tout se trouverait à sa place.

(130.) Enée portant son père Anchise. L'auteur a donné exactement la notice de son tableau dans le catalogue. Je crains que ce fils n'ait les jambes trop écartées pour supporter ce fardeau sacré. Peut-être il compte sur Ascagne, qui est à côté?..... Si jamais je vois le même objet, éclairé en même tems par la lune et le feu, je vous dirai alors si ce ton-là est juste..... Cette figure de derrière n'est-elle pas Creuse?

Cet Enfant prodigue me paraît renouvelé des Juifs. Je pensais que Téniers l'avait fait oublier. (20.)

(1.) Portrait du général Kléber......
Un moment; allons par date..... Cette vestale, avec son enfant, qu'on descend avec de longues cordes, par un trou dans un trou, ne me paraît intéressante que par cette situation! Au reste, ce n'est pas la première.

(52.) Etude d'un Romain blessé.....
Oui, c'est une belle académie, bien des-

sinée, bien assise. Dites-moi donc, monsieur, me disait un voisin, est-ce que les Romains avaient le sternum plus creux que nous? Il me rappela ce mot d'un homme de la révolution, qui disait que *les estomacs d'à présent n'étaient pas comme ceux de l'ancien régime.*

(466.) Ah! M. Vaflard, vous avez mis un rayon d'espoir dans les bras de votre Œdipe mourant!...... J'aurais voulu qu'ils fussent moins parallèles. Ce dessin me paraît grand, correct, ces draperies larges de plis. Mais pourquoi ces effets de lumières si extraordinaires, que personne ne peut juger de leur vérité?

(467.) Votre Young, portant de nuit sa fille pour l'inhumer, est un fait si sentimental, que j'aurais voulu qu'il fût traité moins bourgeoisement, et point en camaïeux verd comme votre Imma.(468)

Voyez le catalogue. Il dit : Voyez Camus.

(110.) Ce Persée a un air de famille avec celui de marbre qui est à Versailles;

mais Andromède est fort grandie depuis. Pégase est-il là tout entier ? Cela était difficile, il y avait si peu d'air entre le rocher et le bord du tableau..... Ce Persée ne manque pas pourtant de grandeur!

(1.) *Portrait du général Kléber.*

Je lis : Le 30 ventôse an 8, l'armée d'Orient; etc. etc. etc. Mais, c'est une histoire que ce portrait. Où peut être une bataille? Voyons. Eh! non; il va monter à cheval pour y aller. Ce portrait est bien. La tête ressemble beaucoup à celui de M. Régnauld, qui était fort ressemblant avec l'original, qui n'est plus. M. Ansiau, encore une fois, je ne blâme point ce portrait, il est bien fait, le cheval aussi. Mais pourquoi raconter toute une bataille, pour ne montrer qu'un homme et un cheval? Peut-être dans ce lointain y a-t-il un combat? Je n'y vois, moi, que de la poussière! M. Ansiau, quand on est dans un rang élevé, on est bien souvent mal jugé.

C'est comme le voisin dans cette même élévation.

(279.) Qui est-il donc, ce Monsieur, assis en culotte de peau, au milieu de ruines, de colonnes antiques, si loin de toute habitation? Ne voyez-vous pas qu'il est à Athènes? Ne vous inquiétez point, Monsieur, il a son manteau rouge, il le garantira et du chaud et du froid.

(524.) Ce Maître de guitare, je le reconnais. Vous conviendrez cependant, M. Vestier, qu'il y manque quelque chose; car ce portrait n'a rien de boiteux.

Mais il nous faut changer de ton, puisque c'est une moralité. Indigence et honneur.

(231.) Monsieur le jokai, remportez votre sac; je ne veux pas même le regarder de côté. Ne voyez-vous pas à mon geste, à ce bras étendu, que j'aime mieux mon père au milieu de cette sombre chambre, sur ce triste grabat, où il est à moitié couché afin qu'on le voie, et ma mère de l'autre côté; j'aime

mieux, vous dis-je, les voir mourir de misère, étant au chevet de leur lit même, que d'écouter un moment vos propositions! D'ailleurs, à ma toilette, ai-je l'air de manquer de quelque chose?

Ma fille, âgée de dix ans, était à côté de moi. Papa, pourquoi donc ne veut-elle pas prendre cet argent, pour soulager son pauvre père? Je prie M. Hitaire-le-Dru de répondre à ma fille. Quant à moi, je gardai le silence, et je me convainquis que, quelle que soit la pureté d'intention d'un artiste, il est certains sujets qui ne doivent point être présentés en public. D'ailleurs, pourquoi mettre en doute une façon de penser que nous devons croire naturelle à toutes les femmes; et l'ériger en vertu, dans le seul moment peut-être où la faute serait excusable?

Vous approuverez j'éspère, Madame, mes observations, et vous les accueillerez ainsi que mon hommage.

Je vous salue.

LETTRE XXIII.

Le bon Samaritain. (255.)

L'ARTISTE a laissé là les fictions d'Homère pour la Bible, et a été chercher plutôt une bonne action qu'une brillante. Un Israélite, en turban, en simarre, a laissé son cheval tout seul au coin d'un bois. Il a trouvé dans son chemin un malheureux tout nu, étendu sur une grande et belle draperie. Le Samaritain, à genoux, le panse au bras; et conséquemment n'interrompt point le plaisir du spectateur. Il faut encore que je réponde à ma fille. Mais puisqu'il est malade, et qu'il a de quoi se couvrir, pourquoi reste-t-il tout nu au grand air? C'est pour montrer le talent du peintre. En effet, ce tableau est d'un très bon style, correct de dessin, et d'un bon ton de couleur.

Marlay. (313.)

Encore une Briséïs, encore un Achille

en fureur, encore un complaisant Patrocle, encore des hérauts, qui font-là un drôle de métier! Cette Briséïs est moins ingrate que l'autre : elle semble au moins regretter sa condition..... Cette fureur d'Achille est plus concentrée : elle ressemble un peu à celle de la Phèdre de Guérin ; La pose..... Aussi..... on désirerait que l'effet du tableau répondît à la correction du dessin et à sa composition.

(226.) J'aimerais bien mieux que ce fût Psyché, et non Zaluca, qui tînt cette lampe ; que ce fût l'Amour personnifié, et non Joseph, qui ait été l'objet de sa visite dans cette prison..... Il est de certains faits dont les femmes ne doivent pas avouer la confidence !..... Les fictions de la fable valent mieux que ces vérités-là, sous leur aimable pinceau..... Ces réflexions m'ont ôté le plaisir d'examiner si l'effet du tableau est bien juste.

Je vous salue, Madame, dans l'espérance que vous serez de mon avis.

N.° 4.

LETTRES IMPARTIALES

Sur les Expositions de l'an XIII;

PAR UN AMATEUR.

LETTRE XXIV.

VENEZ, Madame, venez pleurer avec nous, avec tous ces artistes, avec leurs successeurs, avec tout ce qui honore et chérit ces sublimes productions du génie qui immortalisent leur auteur! En un mot, venez voir Raphaël étendu et mourant à l'âge où beaucoup d'hommes entrent seulement dans la carrière de la vie! Sur ce lit simple posé au pied du beau tableau de la Transfiguration, repose la dépouille mortelle de cet homme célèbre. C'est son dernier soupir que viennent recueillir le cardinal

Bibiena et l'Arioste ; Jules-Romain semble vouloir les consoler par l'idée de l'immortalité que ce chef-d'œuvre assure à leur ami. Voyez ses élèves, de quelle douleur ils sont pénétrés ! C'est vous, Polidore, Perrin, André ; comme vous regrettez un si bon, un si grand maître ! Et toi, Penni, tu baises cette main mourante, tu rends hommage aux créations sublimes qu'elle réalisa sous tes yeux ! Vous aussi, nombreux témoins de ce triste spectacle, vous pleurez ce grand homme ! L'estime seule qu'il captivait y conduisit vos pas !

Comme l'indifférence de ce vieil ecclésiastique qui lit des pseaumes près d'un flambeau funéraire, contraste avec la sensibilité de ces jeunes élèves ! Ah ! pleurez les chefs-d'œuvres que la mort a dévorés, en moissonnant, si jeune encore, le plus grand des peintres, l'élève du Perugin, dont vous voyez l'image.

Il est impossible de ne pas être ému, profondément, en voyant ce tableau.

M. Monsiau a intéressé par le choix du sujet, la composition et l'expression juste des figures. Peut-être n'y a-t-il pas autant de nature dans le ton que de vérité dans le sentiment[1]; peut-être eût-il fallu sauver l'espèce de gaze qui couvre la Transfiguration, et qui interrompt l'harmonie? On sent que l'auteur a voulu faire connaître que c'était peinture, et assigner une différence sensible entre elle et la nature.... Mais ce tableau sera toujours digne des suffrages de tous les connaisseurs.

Je vous salue, Madame.

[1] N'a-t-on pas un peu à regretter le sacrifice de la ressemblance fait à l'expression?

LETTRE XXV.

Je ne vous dirai point, Madame, j'aime mieux les fleurs que les batailles, et le genre historique que les scènes sentimentales ; mon goût particulier ne fait rien à l'affaire, et j'espère que vous n'apercevrez pas même dans mes jugemens ma prédilection pour tel ou tel genre, pour tel ou tel artiste. Je vous répondrai à cet égard, comme je ne sais quel chef gaulois qui s'était rendu suspect à ses compatriotes par son admiration pour les romains :

Je les estime tous et n'en connais aucun.

En effet, n'est-ce point une injustice envers l'art, que de mettre son goût à la place de la chose ? La peinture étant l'imitation de la nature, sachons reconnaître le talent de l'artiste, quel que soit l'objet qu'il retrace à nos yeux, dès

qu'il a su le faire avec vérité et sentiment.

(379, 378, 377, 376.)

Et vous, laborieux Richard, vous n'étonnez point l'œil par vos grandes compositions, vos immenses tableaux! vous attachez par le choix des sujets; vous séduisez par le sentiment, par l'expression des têtes, par la vérité des draperies; vous plaisez par l'effet agréable de la lumière, par la transparence des ombres, par la perspective si bien observée, enfin par le fini et la correction de tout ce que vous retracez à nos yeux......

Regardez ce peintre dans son atelier; il dessine à la clarté qui passe à travers cette étroite croisée gothique, pratiquée dans l'épaisseur du mur. Ces verres de diverses couleurs, dans le haut, rendent le jour du bas plus piquant. Là, derrière ces rideaux verts, voyez ces tableaux, ces chassis accumulés; ils

nous promettent de nouveaux chefs-d'œuvre. Cette colonne, elle supporte un écusson.... C'est toi, Richard ! car c'est celui de Charles VII. Mais entrons dans ce cloître, dans cette longue salle éclairée par des vitraux antiques; c'est l'ouvroir du couvent.

Artiste, c'est Gresset qui guida ton pinceau.

J'entends d'ici vert-vert, perché sur le doigt de cette jeune et jolie none; il répète ce qu'il apprit dans son voyage. Comme il jure ! Voyez cette vieille religieuse, elle le gronde.... « Vous le « gâtez ma sœur avec vos pralines ». Mais c'est trop s'arrêter, courons vers Charles VII.

Avant d'aller combattre les anglais, revêtu de son armure, couvert d'une casaque bleue et or, un genou en terre, appuyé d'une main sur son écu, champ d'azur aux fleurs de lys d'or, éclairé par une large vitre gothique d'où l'on aperçoit son armée, il écrit

sur le pavé de la chambre, avec son épée, de tendres adieux à la gente Agnès Sorel.

Il y a tant de vérité, de noblesse et de simplicité dans ce Charles VII, qu'on le croirait..... contemporain! Cette table *moderne*, ce vase d'albâtre le confirment; cette draperie pourpre qu'elle supporte, n'est-elle point celle d'Agnès? cette musique, sa romance; cette quenouille au ruban bleu, couleur de son amant, ce fuseau, cette pelote de laine azur, ne sont-ils pas garans qu'Agnès habite ce séjour, qu'elle ne s'occupe et ne vit que pour celui qu'elle aime? Ah! il t'adore aussi.... Avec quelle attention sentimentale il trace ses adieux! On les grave avec lui;... mais il est effacé par son successeur....

François I.er, ce régénérateur des arts en France, assis dans un fauteuil, en face d'une vitre antique, mi-close par des rideaux de taffetas verd, écoute

les fines réparties de la reine de Navarre, sa sœur, parce que sur un carreau, il vient d'écrire avec son diamant, une épigramme sur son sexe, dont elle montre qu'elle a fait lecture.....

On ne peut se lasser de regarder ce charmant tableau ; c'est la figure aimable de cette reine, sa robe de velours cramoisi dans le costume du tems ; la mine joviale et ressemblante de ce prince galant ; son chaperon, son manteau doublé d'hermine, ses souliers de velours verd, son habit court, ses chausses de satin blanc, sa table gothique, ses livres... Voyez encore ce lustre doré, la transparence de ces rideaux! cette perspective d'une longue galerie..... Enfin tout appelle l'œil, le satisfait, et nous transporte véritablement au siècle de la renaissance de l'art!....

Suis, Richard, l'impulsion du génie qui te fait nous offrir des compositions vraiment françaises ; et quand nous se-

rons indécis entre tes ouvrages et ceux de Gérard Dow, fais pancher la balance pour tes tableaux, par la noblesse et la vérité du sujet, le choix heureux des époques, et l'intérêt que tu sais y répandre.....

Je vous salue respectueusement.

LETTRE XXVI.

(388, 393, 389, 387.)

Un moment, Madame, s'il vous plaît, que je m'arrête sur cet escalier avant de sortir (386).

Quel joli visage! qu'il est expressif! quelle vérité de couleur! quelle main friande! quoi! encore en velours quand la verdure de ce bocage annonce la belle saison? Pardonnons ce costume en faveur de sa vérité. Robert Lefebvre, comme vous courez après Vandick! vous allez l'atteindre. Voyez ce Carle Vernet, ce Desnoyers, ce Vandaël, ce pensif espagnol! comme ils sont vrais. Soyez toujours ainsi l'ennemi du mensonge, et nous serons toujours les amis et les admirateurs de votre talent et de vos productions.

Voyons à côté ce grand tableau dont

les couleurs éclatantes attirent ma vue presque malgré moi.....

Malheureux Antiochus, une fièvre ardente te consume; retenu par ta faiblesse dans ce lit de pourpre, penses-tu pouvoir dérober ton secret à l'expérience de ce disciple profond d'Esculape? De sa main savante il observe le mouvement de ton pouls..... Mais il s'accélère, la fièvre redouble....., où donc en est la cause? regarde Erasistrate....! « Oui, Stratonice, c'est votre « présence inattendue qui a produit « cette effervescence subite.....! Vos « yeux baissés ne me confirment que « trop ce que je viens de découvrir! »

On ne peut que louer la composition de ce tableau, dont le sujet n'est pas neuf, mais dont l'exécution bien sentie intéresse toujours. Antiochus est moins expressif que son médecin : cette tête, hardie dans son regard et dans son mouvement, exprime bien l'homme sûr de son fait. Peut-être plus de finesse d'ob-

servation convenait-elle davantage à l'homme instruit qui doute toujours, lors même que l'igorance tranche et décide? Que ce modèle de Stratonice a été bien copié par l'artiste! Ce bras dans la demi-teinte est heureux! mais ce lit est-il bien en perspective? Le fauteuil d'Erasistrate a-t-il assez d'épaisseur? ce fond lilas ne fait-il pas trop ressortir le jaune de la tête principale? Cette draperie écarlate à plis cassans, ce voile de gaze bleue, n'accusent-ils point trop de crudité? Ce manteau d'Erasistrate est plus large; mais ces bordures, M. Debret, sont-elles brodées ou peintes? Enfin ne manque-t-il pas, en général, dans votre tableau, cette harmonie de tons brillans dont Rubens a donné de si fréquens exemples?

Je vous quitte, Madame, pour reprendre bientôt la plume, puisque cela paraît vous intéresser.

Je vous salue avec respect.

LETTRE XXVII.

Je ne vous ai point encore, madame, parlé des batailles, qui sont, par les faits historiques qu'elles présentent, des tableaux précieux pour tous les observateurs, et qui contribuent infiniment à l'intérêt qu'inspire l'exposition de cette année. Mais avant d'examiner le mérite de ces productions, je pense qu'il est important de fixer les idées qu'on doit avoir sur ce genre de composition.

On peut, en général, déterminer deux classes bien distinctes dans les tableaux de batailles. Le poétique ou idéal, et l'historique. Dans le premier, l'imagination seule et le génie créent le combat; telles sont les batailles de Constantin par Raphaël, celles de Jules Romain, celles d'Alexandre par le Brun, celles de Wouvermans dans un genre moins élevé. Le genre historique, proprement

dit, est celui qui représente le local exact de l'action, les mouvemens de troupes, les combats, et le véritable champ de bataille : telles sont celles de Louis XIV, du grand Condé, etc., où le génie n'a rien à créer que l'ensemble du tableau, la disposition des combattans, le choix des épisodes, celui des effets de lumière et de la perspective. De semblables sujets peuvent être comparés à la gêne qu'impose au poëte, la mesure du vers et la rime; c'est celui qui cache le mieux cette difficulté, par l'amabilité de ses compositions, qui est le plus habile.

Mais une chose essentielle, pour le peintre de batailles historiques, c'est de bien diriger l'attention du spectateur sur le fait principal qu'il transmet; de bien choisir ses épisodes, et de ne point trop les multiplier, sans quoi il en résulte une foule d'intérêts particuliers qui tous nuisent à celui du tableau. On peut remarquer dans les batailles de Louis XIV, combien le peintre en a été

avare... Nous ne pouvons cependant supposer que les français n'aient pas toujours été français! on ne doit donc se permettre que les épisodes qui concourent directement à l'effet de l'action qu'on représente... Je citerai dans ce genre le choix heureux de celles des soldats qui se désaltèrent, de l'officier qui découvre une pierre antique, monument des croisades des français, épisodes qui transportent véritablement le spectateur sous la zone torride et près du mont Tabor, que le christianisme a éternisé, et l'un des tableaux de M. Lejeune.

Voyons si M. Bacler d'Albe a mérité d'être loué des connaisseurs.

(10.) En jetant la vue sur ce tableau, mon œil est arrêté sur le premier plan par la multiplicité des figures qui ne sont point assez groupées et éclairées d'une manière trop uniforme, par le nombre des épisodes arrangés à côté les uns des autres, et dont le détail

attache l'attention, beaucoup plus que l'affaire du pont et de la bataille d'Arcole, sujet du tableau. Le second plan est trop faible de ton, comparé au premier ; l'extrême fini des détails nuit bien plus à la perspective que la vigueur du ton ; ce soigné attire l'œil, tandis que l'effet de l'éloignement est d'atténuer tout, excepté les masses.

Les figures du premier plan sont correctement dessinées, les expressions justes ; peut-être y remarque-t-on un peu de germanisme, et la rectitude des mouvemens et des attitudes de cette Ecole ? Les chevaux ne sont pas bien.

En général, ce tableau donne une idée du local et des opérations militaires de cette journée : on doit pardonner à l'auteur d'avoir cherché à éterniser les faits intéressans qui l'ont caractérisée, et d'avoir sacrifié l'effet pittoresque de son tableau et sa gloire, à celle des braves qu'il retrace aux yeux de leurs compatriotes.

Poursuivons l'examen des batailles. Le passage du pont de Lodi. (298).

Ce tableau est fort bien composé, quant à l'ordre et à la distribution. Il présente dans les figures, beaucoup de vérité d'attitude et d'action; rien n'interrompt l'intérêt principal, qui est le passage hasardeux de ce pont de Lodi. C'est ici qu'on peut faire à M. Lejeune, le reproche d'avoir oublié qu'il retraçait un fait historique; car Lodi est beaucoup plus éloigné du pont qu'il ne le représente, et ce pont lui-même ne contient que six arches en bois: M. Lejeune en a mis plus de trente. Le ton local n'est pas plus vrai. Il est froid, et sent trop l'aquarelle.

(300). La bataille d'Aboukir a bien plus de droit à nos éloges; car la vérité locale et historique, l'effet pittoresque, tout est l'œuvre d'une imagination mue fortement par son sujet. Cette plage aride, ce sable brûlant, ce sol nu et pauvre de végétation, présentaient d'in-

nombrables difficultés ; ce soleil du midi enlevait encore la dernière ressource du peintre, par l'absence des masses d'ombres et de lumières, qui seules assurent l'effet d'un tableau. Félicitons M. Lejeune d'avoir surmonté tant d'obstacles, et d'avoir sauvé par un effet très-ingénieux de demi-teinte, cette bigarrure de vêtemens et de couleurs, qu'exigeait le costume des mameluks et rendait l'harmonie très-difficile. Cet épisode de grenadiers enfonçant une mazure, et qui se trouvent dans l'ombre des dattiers, est un repoussoir d'une heureuse conception.

(299). Mais le tableau de la bataille du mont Tabor est en général plus pittoresque que les précédens ; le site en est aussi plus avantageux et plus favorable, et l'auteur en a tiré grand parti. Ces lointains, ces monts escarpés sont d'un ton juste ; l'interception instantanée de la lumière du soleil par des nuages, est une idée heureuse qui ajoute

singulièrement à l'effet ; peut-être un peu moins de crudité dans le bleu du ciel et un peu plus de légèreté dans les nuages, étaient-ils nécessaires ? Au reste, les figures sont fort bien groupées, les épisodes bien choisis. Il y a de la naïveté dans les attitudes, qui font pardonner les incorrections dans le dessin des hommes et des chevaux.

On répétera avec grand plaisir l'éloge déjà donné aux progrès rapides qu'a faits M. Lejeune, depuis son premier tableau de la bataille de Marengo. On l'invite à continuer une carrière dans laquelle il est beau de se distinguer, à-la-fois comme acteur et comme historien. Quand il aura totalement oublié la sécheresse et la propreté du lavis ; quand il aura rendu l'horizon de ses tableaux et ses ciels plus vaporeux ; quand il aura perfectionné l'exécution du dessin de ses figures et de ses animaux, M. Lejeune sera compté sans doute au premier rang de nos peintres de batailles.

Bataille de Marengo par C. Vernet.

Cette bataille de Marengo, Madame, ayant été vernie deux jours trop tard, quel que soit son mérite, elle n'a pu trouver grace devant la sévérité de l'arrêté qui limitait le tems de l'admission, ni obtenir une exception qui eût été également flatteuse pour le tableau comme pour le peintre. Mais afin que vous n'en soyez pas totalement sévrée, je vais essayer de vous donner l'esquisse de cette esquisse.

Le peintre a choisi l'instant qui a décidé le gain de la bataille, c'est celui où le général Kellermann enfonce et coupe la colonne autrichienne avec sa cavalerie; on suit parfaitement l'action. On aperçoit aussi le moment où la France a fait la perte irréparable du général Desaix. Sur le devant, d'un côté du tableau, on voit Bonaparte donnant aux militaires à cheval qui l'entourent, des ordres relatifs à ce qui se passe; de l'autre côté, le général Zag à cheval,

fait prisonnier, rend son épée à des militaires. Plus loin, un officier autrichien veut se rendre au général Berthier, qui lui fait signe que cela ne le regarde point. On aperçoit tout-à-fait sur le devant, un aide-de-camp, que le vent d'un boulet a renversé de son cheval à terre. Dans le lointain, les Alpes et la ville d'Alexandrie; plus près, le village de Marengo.

On peut assurer que ce tableau sera véritablement historique; car le site, la vue, la position de l'armée, tout a été fait d'après nature et le plan de la bataille. On peut ajouter que cette exactitude scrupuleuse ne nuit en rien à l'effet, qui ne sent pas le moins du monde la gêne imposée à l'artiste. Les figures semblent n'être là que parce qu'elles y étaient; elles y sont vraiment nécessaires. Le dessin des hommes et des chevaux est correct; l'exécution est faite avec beaucoup d'art et de naturel; la couleur est vraie et piquante d'oppositions. — M. Carle Vernet a vérita-

blement le feu et le talent nécessaires à ce genre de composition. — Mais qu'il se gare de la manière; je l'avertis qu'on trouve extraordinaire que tous ses chevaux semblent sortir du même haras, qu'ils ont la même perfection, la même physionomie; tandis que la nature a mis parmi celle des chevaux, la même diversité que parmi les hommes. J'ai opposé à ce reproche, le cheval du général autrichien, qui est vraiment allemand. Lorsqu'on n'a que de semblables observations à redouter, on a la perspective de ne mériter bientôt plus que des louanges.

(517, 18, 19, 20, 21, 522.)

Toutes les compositions du même artiste sont marquées au coin de l'énergie, de l'effet et de la correction.

Après tant de combats il m'est permis, je crois, Madame, de prendre un peu de repos; veuillez recevoir les nouvelles assurances de mon dévouement respectueux.

LETTRE XXVIII.

AVANT de sortir, Madame, du grand salon, plusieurs tableaux réclament encore votre attention et méritent de vous arrêter.

(471). Ce grand et majestueux païsage, dont Racine a fourni le douloureux épisode, est la production la plus capitale de M. Valencienne. On sent, en voyant ce tableau, que l'artiste est riche de son propre fonds et qu'il est sûr de ses moyens. On se surprend à désirer plus de chaleur dans cette composition ; mais l'aquilon qui souffle sur cette plage, qui agite cette onde écumeuse, a amoncelé les nuages et voilé la lumière du soleil. Hypolite sanglant, son char fracassé, ses chevaux effrayés qui ont brisé leur frein, tout porte dans l'ame une secrète horreur, qui s'accorde avec le moment orageux que le peintre a choisi.

Les arbres sont vrais ; ce sont des châtaigners. La ville de Trézène, les lointains composés dans le genre du Poussin.... On s'aperçoit à peine qu'il y a long-tems que M. Valencienne est en possession de fixer l'attention des connaisseurs.

(288, 289.) Vous qui critiquez dans les femmes l'amour des arts, et qui, comme Molière dans leur école, exigez qu'elles ne s'occupent que des détails du ménage, venez et voyez : Mademoiselle Legrand a dû faire un long séjour dans la cuisine, pour en peindre si bien les ustensiles ! Quel espoir pour celui qui mettra à profit ses connaissances en ce genre !

(239.) Mais n'ai-je point déjà vu cette fontaine et ce païsage ? non, elle était de l'autre côté du tableau ; d'ailleurs ce n'était point Théocrite.

(240, 241). Et ces marines aussi je les ai vues ? Non, celles que j'ai remarquées étaient, je crois, de Claude Lor-

rain. Il n'y avait pas tant d'épaisseur de couleur, le soleil ne ressemblait pas à un jaune d'œuf; mais l'architecture et les effets étaient à-peu-près les mêmes.

(242). Ce soleil levant est mieux; mais ces arbres ont-ils été plantés exprès symétriquement de chaque côté pour le faire valoir? Ce feuillage lourd et épais, pourquoi est-il le même partout? O nature, dès que les hommes veulent s'écarter de tes leçons, dès que l'art et la mémoire deviennent leurs seuls guides..... hélas! ils doivent renoncer aux éloges.

Je vous salue, etc.

LETTRE XXIX.

(244).

Puisque les Muses sont sœurs, on ne peut faire un tort à celui qui a recours à la même famille pour exprimer plus clairement son opinion sur les productions d'un art dont les jugemens deviennent pour ainsi dire arbitraires, et se modifient selon les goûts, si l'on se permet une seule fois de dévier des règles et des principes. Tout le monde connaît les ballades, les virelais, les rondeaux, si admirés dans l'enfance de la poésie française, et dont le principal mérite consistait dans la naïveté et le naturel des finales répétées à chaque couplet. Ne peut-on leur comparer les tableaux qui offrent des portraits à chaque personnage ? Car retracer un fait dont on veut consacrer le souvenir, c'est l'œuvre ordinaire du peintre d'his-

toire; mais y ajouter la ressemblance parfaite de tous les témoins oculaires, les intéresser à l'action principale, varier leurs attitudes sans altérer la vérité, sans contourner les corps, sans contracter les mouvemens, sans forcer l'action des têtes et des physionomies, enfin sans réfroidir son sujet, voilà ce que vient de faire Isabey, dans un dessin lavé à la sépia, et qui pourrait passer pour un tableau.

Le directeur de la manufacture de coton de Rouen présente à l'empereur accompagné de plusieurs ministres, un vieil ouvrier, à l'activité et au zèle duquel il doit le succès de son établissement. Bonaparte ordonne au ministre de l'intérieur de lui faire une pension annuelle de quatre cents francs. Plus loin, l'impératrice et sa dame d'honneur, entourée de plusieurs officiers-généraux, était occupée à voir les produits de cette fabrique, lorsque le bienfait de l'empereur vient attirer son

attention. Derrière, le colonel des guides Beauharnais, et plusieurs aides-de-camp de l'empereur, jusqu'à son mameluck, prennent plus ou moins intérêt à ce qui se passe. De nombreux spectateurs, principalement des enfans, grimpent de toutes parts pour satisfaire leur curiosité, et apercevoir celui qu'ils n'ont encore vu que sur la monnaie. En général les vingt-cinq portraits contenus dans ce tableau sont fort ressemblans, et se reconnaissent au premier coup-d'œil. L'empereur sur-tout est d'une vérité étonnante ; l'impératrice n'est pas moins bien. On peut observer avec quelle adresse M. Isabey a fait servir la broderie des habits à varier la monotonie du costume français. Le dessin des figures est correct, quoi qu'en disent les gens difficiles, qui veulent un style plus élevé et plus historique. Ils trouvent aussi que cette composition est trop mignardée pour un dessin ; ils vont jusqu'à ajouter que cela la réfroidit.... Ne

disent-ils pas encore qu'il ne faut qu'une action dans un tableau, et que dans celui-ci l'attention se trouve suspendue entre celui qui fait la bonne action et celle qui en partage la jouissance?.... Mais, critiques impitoyables, ne voyez-vous pas que c'est au contraire ajouter à la vérité de cette scène? M. Isabey, quand on a fait avec tant de facilité une œuvre si difficile; quand on a coloré, sans couleur, une telle composition; quand enfin on a un succès mérité dans un genre que chacun redoute, on doit se consoler de la censure de ceux qui veulent la perfection, là même où ils ne sauraient trouver de défauts.

(418, 419.) Mais qui donc a pu mettre près de ces tableaux ce marbre antique, qui retrace à nos yeux des philosophes grecs prêts à faire un sacrifice? et cet autre bas-relief où se jouent des enfans autour d'une bacchante? Approchons.... Ah! digne élève de Guérard d'Anvers, devez-vous tromper l'œil qui vous admire?

M. Sauvage n'a rien perdu ni de sa vigueur, ni de son talent, et l'on reconnaît encore dans ses productions, l'auteur du plafond de la chapelle de Saint-Cloud, peint il y a environ seize ans, qui fait toujours l'étonnement des connaisseurs, par son effet de relief; car l'illusion est parfaite. — Cet artiste est du petit nombre de ceux dont les œuvres ne vieillissent point. Tous les peintres n'ont pas cet avantage. Le fameux Dietrick ayant, dans un âge avancé, mis à l'exposition de Dresde, sa patrie, son dernier ouvrage; le roi de Pologne Stanislas, l'ayant examiné, retourna le tableau, et s'adressant à Dietrick qui le suivait: Je vous estime trop, lui dit-il, pour ne pas désirer que vous mouriez avec votre réputation. — Il serait à souhaiter que tous les artistes aient de semblables amis de leur gloire, quand le tems qui détruit tout leur a enlevé l'énergie qui doit présider à leurs travaux!

(36.) Il me semble qu'il faudrait être bien mal-adroit pour méconnaître M. Vien, sénateur, peint par monsieur son fils, qui a rassemblé tous les accessoires étrangers même à la ressemblance, et qui s'est trop défié lui-même de son talent. 1.° Si j'avais un tel père, je l'aurais mis au grand jour. 2.° Je n'aurais pas emprunté l'idée de cette lettre à son adresse, de certains vieux pastels qu'on voit dans le passage de la rue du Bacq à la rue Grenelle, et qui sans doute est pour la postérité, le costume étant suffisant pour les contemporains. 3.° Je n'aurais pas posé la main ainsi, car elle a l'air d'un calembourg : *Viens par ici.* — A cela près, le portrait est fort bien ; mieux que celui de ce géant qui a l'air d'un homme fort ordinaire, peint en *majuscule*. M. Vien doit faire connaître qu'il est fils de son père.

Je vous prie, Madame, d'agréer mon respectueux hommage.

LETTRE XXX.

Je ne crois pas, Madame, qu'il soit hors de propos, avant de quitter le genre historique, de répondre à quelques reproches que j'ai ouï faire à l'École française, relativement aux divers coloris qu'on remarque dans les tableaux des différens artistes qu'elle a produits. C'est sans doute faute de se rallier aux principes généraux de la peinture, qu'on se croit fondé de leur supposer l'intention d'imiter le coloris de telle ou telle Ecole, plutôt que de suivre leur propre sentiment.

Tous les artistes savent, par expérience, que si les progrès de l'art n'ont point de bornes dans la poétique, la composition et le dessin, il n'en est pas de même pour la couleur. Si donc parmi les peintres des Ecoles flamande et italienne, il en est, (ce qui est indubitable), qui aient poussé jusqu'au

suprême degré possible ; cette partie de l'imitation de la nature ? quels que soient maintenant les succès en ce genre des modernes, ils ne peuvent que se rapprocher, selon leurs diverses manières de sentir, de ceux qui les ont devancés dans cette carrière. — Ainsi, tel suivra le coloris brillant de Rubens, la vérité de Vandick, le naturel de Vanderhelst, le piquant et vigoureux du Rembrant, le tendre et délicat du Vanderverf, le scrupuleux fini de Gérard Dow ; d'autres, le grandiose de Raphaël ; ceux-ci, le suave du Corrège, l'aimable et gracieux du Titien, l'énergique du Dominiquin, l'effet heurté des Carraches, enfin le ton si rapproché de la nature, de Paul Véronèse.

Ce sont donc les artistes qui atteindront de plus près ces différens maîtres, qui doivent être considérés comme les meilleurs coloristes modernes, s'il est vrai, comme on doit en être convaincu, que, chacun dans leur genre,

ces anciens artistes ont posé les bornes de la couleur ?

Nous ne pouvons nous dissimuler cependant que, si nous avons fait des progrès dans le style et la correction du dessin et dans le coloris, si nos peintres en portrait rivalisent avec les flamands, il n'en est pas ainsi de la poétique de l'art, ni de la composition historique.

Cette espèce de stagnation dans cette partie peut être attribuée à deux causes principales. La révolution qui, en dévorant le tems des artistes, leur a enlevé des sujets de la plus grande espérance, et le renversement du culte qui alimentait les compositions religieuses et historiques; car de même que la sculpture, la peinture ne peut se passer d'occasion de stimuler son génie; si l'on ajoute à ces causes évidentes de décadence, le bouleversement des fortunes de la plupart des amis des arts, on aura la raison suffisante de l'amoindrissement de nos productions histo-

riques, et l'on ne fera plus un tort prononcé à nos artistes de s'être réduits à de petites compositions, au portrait sur-tout, qui est devenu la principale, et pour ainsi dire l'unique ressource de nos peintres.

Le décret impérial d'Aix-la-Chapelle, qui accorde deux grands prix aux meilleurs ouvrages en peinture et sculpture dans l'espace de dix ans, sera un véhicule puissant pour la gloire, et contribuera sans doute aux progrès de ces arts enchanteurs.

Il faut cependant convenir, Madame, que depuis que la valeur française a amoncelé au Musée Napoléon les chefs-d'œuvres de l'antiquité, les yeux du public sont devenus plus difficiles. Celui qui ne pratique point les arts, a besoin d'objets de comparaison, pour établir et former son jugement. C'est le tarif qui lui sert à évaluer le mérite des productions nouvelles; mais si la vue de ces mêmes chefs-d'œuvres n'opérait que sur l'œil des amateurs, si les artistes ne profitaient eux-mêmes des avis muets

qu'ils doivent recevoir de l'étude de ces grands modèles? on sent que l'opinion sur leurs talens diminuerait en raison de la distance qu'il y aurait de leurs productions à celles des anciens. Ce n'est pas seulement dans l'exécution qu'on désire en général des améliorations chez les modernes. On le répète, la poétique de l'art si cultivée par les anciens, semble de nos jours la partie la plus négligée; l'instruction en est la base. On cite parmi les artistes grecs, des philosophes, des poëtes, des littérateurs, des mathématiciens, etc.[1] Quant à la composition, ne devrait-on pas se rallier à cette belle simplicité de l'antique, et rejeter toutes ces expressions outrées, tous ces mouvemens forcés, tous ces effets extraordinaires, qui lassent plutôt qu'ils ne satisfont l'œil du spectateur, et qui font oublier les convenances et le sujet principal?

Je vous salue, Madame.

[1] Plus près de nous, Léonard de Vinci, Raphaël, Jules-Romain, Rubens, le Poussin, etc., n'étaient-ils pas des hommes rares par leurs lumières?

N.º 5.

LETTRES IMPARTIALES

Sur les Expositions de l'an XIII;

PAR UN AMATEUR.

LETTRE XXXI.

Nous avons, madame, encore plusieurs tableaux faisant partie du grand salon, dont nous n'avons point parlé. Je ferai en sorte de n'oublier aucun de ceux qui offrent plus de prise à l'éloge qu'à la critique.

(199, 200, 201, 202, 204, etc.)

Voyons donc ces *jolis* petits tableaux! comme ils paraissent doux, effacés près de celui de François I.er! Cependant ils sont *joliment* composés, *agréablement* dessinés; les satins, les taffetas, les accessoires *joliment* exécutés. Les enfans

sont *jolis ;* les femmes sont *jolies ;* les soubrettes encore plus *jolies :* elles ont de beaux yeux, de grandes paupières, elles sont ou blondes ou brunes, et sont toutes des beautés de bonne compagnie. Ne craignez-vous point, M.lle Gérard, que votre sexe ne se plaigne de vous? ces scènes de toilette si multipliées, ne prouvent-elles pas que c'est là sa principale occupation? Ce magistrat est mieux : le ton est plus naturel, quoique le dessin, la pose et la draperie soient un peu maniérés. Pourquoi ce beau jeune homme a-t-il le visage aurore comme son uniforme ? En multipliant cette couleur dans ce tableau, vous l'avez rendu monotone et non harmonieux!

On ne peut refuser, ni le talent, ni l'esprit à vos compositions ; mais ce genre ne comporte point tant d'idéal dans la couleur. M.lle Gérard, prenez bien garde qu'en faisant tout *joli,* on ne fait rien de *beau !*

(185) Invocation à la Nature. L'artiste aurait dû faire plutôt une Invocation à la Peinture !

(308.) Le Catéchisme, par M.lle Levaché-Désoras : c'est le premier tableau de cette jeune personne ; on devrait l'annoncer sur le catalogue, car il y a telles productions qui rendent plutôt indulgent que sévère, quand c'est le premier œuvre de l'art. Dans ce cas, c'est un encouragement et non une critique, des conseils plutôt que des satyres, qu'on doit à la jeunesse. Il y a de la naïveté, de l'envie de bien faire dans ce tableau : les petites têtes sont aimables, mais les draperies ne sont point rompues ; le ton de la chair est trop froid, le fond est lourd ; mais avec de l'étude et de l'application, l'auteur ne restera pas long-tems *au Catéchisme*.

Puisqu'il est question ici, madame, de rendre raison de mon indulgence, je dois expliquer également les motifs de ma sévérité. J'aime l'art, et je suis

jaloux de ses progrès dans ma patrie. Ce sont les artistes les plus habiles, ceux qui ont acquis de la célébrité, qui, en général, sont les modèles de leurs contemporains; on veut les imiter, puisqu'ils ont des succès : voyez de quelle importance il est de relever leurs erreurs et de les empêcher de corrompre le goût de leurs émules, s'ils pensent devoir s'en reposer assez sur leur réputation, pour négliger leurs productions postérieures, et mettre l'art et la pratique à la place du génie. J'en ai dit assez, j'espère, pour que ceux dont j'ai remarqué les défauts, n'y voient que le desir de faire respecter les règles du goût, et non celui de leur causer le moindre désagrément.

(175.) Cette neige est une réminiscence de la nature, mais il y a loin de là à la vérité. Ces rochers sont bien composés, le tableau aussi, mais ils sont maniérés pour la couleur. Les reflets des objets dans l'eau trop verte, ne sont pas justes; il est impossible qu'on y voie

répété au bord, ce qui est à plus de trente pas du rivage. M. Fidanza, vous êtes encore plus poëte que peintre, dans vos compositions.

(172.) O vous, famille infortunée, que de malheurs l'amour inconsidéré d'un de vos enfans attira sur vos têtes! Voilà donc victime du redoutable Achille, cet Hector si vaillant étendu sur son lit de mort! Pleure, Andromaque! ton jeune Astianax ne reverra jamais celui dont il tient la naissance! Et toi, Priam, que de chagrins abreuvent ta vieillesse! ta douleur profonde n'appaise point les dieux! Regarde Hécube, elle succombe. Helène aux blonds cheveux, en vain tu t'abandonnes dans le sein de Pâris; ton désespoir ne répare point les maux dont tu fus cause. Et vous, nombreux troyens, témoins de ce douloureux événement, vous regrettez celui que ses vertus et son courage rendaient digne de vous commander!

Tel est ce petit tableau de M. Duvi-

vier, dont les détails, l'exécution et l'expression générale sont faits pour plaire. Mais cette composition n'est pas sans imperfection. Le corps et la tête d'Hector ne sont point héroïques : la figure d'Andromaque, principale dans l'action, en est la dernière dans l'expression; celle d'Hécube est sans noblesse, c'est une vieille femme et non une reine âgée; les effets de lumière ne sont point assez sentis; il n'y a point de parti pris pour l'ensemble; tandis que les draperies, les têtes, les bras, terminés avec soin, laissent désirer un peu plus d'énergie. La figure entière de Priam est digne d'éloge. Peut-être y a-t-il quelques réminiscences dans ce tableau?

(173.) Ce portrait d'un officier de marine, est plein de mérite : l'attitude est expressive et naturelle ; mais le fond du tableau, d'un ton trop fade, nuit à l'effet au lieu d'y ajouter.

(174.) Cette Hebé à l'Aquarelle est charmante : invitons M. Duvivier à faire quelque attention à nos observations ; personne, mieux que lui, n'a de quoi en sentir le mérite, et ses ouvrages ont peu à gagner pour n'en redouter aucune.

Madame, recevez l'assurance de mon respect.

LETTRE XXXII.

Cette intermittence, madame, dans l'examen des tableaux, est sans doute excusable : observez que si je vous transporte alternativement du salon dans la galerie d'Apollon, c'est selon l'intérêt ou l'importance que nous offrent les sujets.

(304.) *M.me Lenoir.*

Cette Euterpe est dans le genre des Muses de le Sueur : ce cygne qui caresse cette lyre est une jolie pensée. L'exécution en est plus sage que brillante : je gagerais que l'auteur est doux et modeste.

(306.) Ma sœur, écoutons ce vieillard assis ; il joue du tympanon. — Il chante aussi, ma sœur. —Là, à genoux près de lui, nous ne perdrons rien. . . . nous entendrons, nous verrons tout. . . . L'expression naïve de ces jolis enfans,

l'attitude simple de ce vieillard et le bon ton de la couleur, rendent ce tableau digne des regards de l'amateur.

(307.) Je voudrais que cette jolie petite fille, endormie dans une hotte, avec sa poupée enveloppée dans sa chemise, fût l'ouvrage d'une femme! Pourquoi, M. le Roy, moissonner dans le champ feminin, quand on est riche de moyens masculins?

(365.) Portrait de M. G. de St.-G. Il dessine au sommet d'un rocher escarpé... Il a vraiment l'air de prendre la nature sur le fait... Ce portrait est très-bien peint; il est expressif, d'un bon ton de couleur et d'un bel effet; mais il n'y a pas tout ce qu'annonce le catalogue. En général, il semble qu'une notice trop longue pour un simple portrait, est à son désavantage, et laisse toujours quelque chose à désirer.

(366.) Est-ce bien un monarque, est-ce toi, Persée, qui rampe aux pieds

de Paul Emile ? Je ne puis soutenir la vue d'un tel abaissement ; j'honore le malheur, mais non pas la bassesse !

Cette composition, à l'exception de Paul Emile qui n'a point assez de dignité ni le caractère historique, est d'un très-bon style : les figures sont bien dessinées, drapées largement, et dans le genre antique. Le tableau est à l'effet et la couleur d'un ton vrai et agreable ; mais les ombres sont lourdes.

(373.) On sent que l'auteur n'était pas en présence de la nature, quand il a fait cette tête ; mais les accessoires, fort bien traités, consolent du peu d'intérêt qu'elle inspire.

(413.) Cette Bacchante de Jacob Sablet, fait regretter son auteur, que la mort a enlevé aux beaux arts. Ce dessin est peu correct ; mais l'attitude est agréable, et cette figure colorée avec sentiment.

(445.) Admète, tiens, vois celle que

je t'amène..... Regarde ! c'est Alceste... Ah ! comme elle est changée quand elle est au grand jour !.... Laisse-moi mon illusion ; rabaisse, cher Hécube, ce voile épais ! Regrettons que M. Taillaissore n'ait pas le mécanisme de l'art, comme il en possède la poétique.

(38.) Cette Vénus n'a qu'une égratignure, ce n'est pas la peine de s'en émouvoir ; assurément Diomède a ménagé ses coups... Cependant elle est *crue* sur sa plainte au maître des dieux !

(41.) Cet atelier d'un sculpteur est bien rempli : il y a une foule de ressemblances ; elles attestent la facilité de l'auteur, qui n'a laissé aucun vide, aucune place, aucun repos à l'œil du spectateur.

(42.) L'arrivée d'une Diligence, c'est un joli tableau : tout est bien vrai *de dessin ;* les attitudes bien naturelles... On arrive, on s'embrasse, on se parle,

tout est en mouvement...... le fond, l'architecture bien en perspective.

(43.) Oh! pour le coup, M. Boilly, vous me permettrez de vous dire qu'il y a trop de vérité (en gros et en détail) dans ce tableau, mais du genre de celles que tout le monde connaît, et dont personne ne parle. Je me tais.

(44.) M. Boilly est aussi heureux père en peinture qu'en nature : il a des enfans charmans....

(45.) Ces scènes de voleurs sont très-bien rendues. Quant à l'expression et à la composition, la couleur ne satisfait pas autant : on remarque sur-tout l'œil des voleurs qui est de la même famille.

En général, on regrette qu'avec une telle facilité, M. Boilly ne s'attache point également à la vérité de la couleur, qu'à celle des draperies : qu'étant près de celles de Netscher, il gâte ses effets par des contours secs et cassans ; s'ils étaient aussi flous que ses productions sont

agréables ; s'il y avait plus de vapeur dans ses tableaux, plus de variété dans le caractère de ses têtes, plus d'harmonie dans ses effets, il pourrait rivaliser avec les Terburck, les Mieris et les Tervestein.

Recevez, Madame, etc.

LETTRE XXXIII.

(14, 15, 16, 17 et 18).

QUAND on fait des portraits comme madame Benoît, on ne doit point les gâter par des ciels si bleus, qu'ils attaquent l'œil assez fortement pour empêcher de jouir de son ouvrage. Qu'elle me permette de lui rappeler cet axiôme de peintre qui sans doute lui est échappé:

Les fonds font et défont.

Ils ne doivent être jamais qu'accessoires dans les portraits.

(19.) Cette jeune fille qui distrait son père aveugle par les sons d'une lyre, sa naïve sœur qui l'écoute, sont dessinées avec grace et pureté..... Ce père n'est aveugle que parce qu'on nous le dit; car il fallait peut-être le montrer de face et la tête élevée, attitude ordinaire

de ceux qui sont privés de la vue.... Ses bras sont trop jeunes pour la tête, et trop colorés pour son âge... Ces petites observations eussent été passées sous silence, si l'auteur n'avait pas un talent supérieur. Un peu plus de transparence dans les ombres, trop poussées au noir, et madame Benoît captivera tous les suffrages pour ses aimables productions.

(28, 29 et 33.)

Ce sont véritablement des portraits que ces vues des montagnes du Dauphiné, par M. Bidault. Les détails, religieusement observés, ne nuisent point à l'effet, et ajoutent au contraire à l'énergie de la nature. Quand on l'imite si bien, on doit en être favorisé. Je recommande à l'attention des amateurs cette charmante vue de l'*Isola de Sora*.

(24.) Cette vue, perspective d'un ancien temple, est bien dessinée; mais le ton est fade, même un peu crud; les lignes qui terminent l'architecture, trop senties. Il n'y a point de lignes dans

la nature, il n'existe que des contours.

(25.) Cette galerie est bien en perspective, d'un ton très-juste et d'un effet bien vrai. M. Bertot, ce petit tableau est digne d'un cabinet.

(7, 8 et 9).

Quelle jolie petite composition que ce premier sentiment de la coquetterie! l'expression est juste, le dessin aimable, le naturel de la pose charmant..... Quel dommage que la couleur ne soit pas aussi heureuse! les détails du fond sont trop près de l'œil. Ce petit enfant mangeant du raisin, est d'un meilleur ton, le caractère de l'enfance bien senti; et ces petits chats, accessoire simple et ingénieux. La sollicitude maternelle est une passion si douce, qu'elle ne peut s'exprimer que lorsqu'elle est mue par une autre; aussi ce tableau de madame Anzon, n'a pas le mérite des précédens.

Recevez l'assurance, Madame, de mon respect.

LETTRE XXXIV.

En admirant, Madame, l'heureuse fécondité des femmes françaises, en peinture, et les nombreuses productions qu'elles ont exposées cette année je n'ai pu m'empêcher d'applaudir à l'application et au recueillement qu'elles supposent de la part d'un sexe auquel nous avons l'injustice de refuser, en général, les moyens de multiplier les images de la nature; tandis que nous leur accordons beaucoup plus qu'elles ne l'ont, le désir d'enchaîner les modèles. Sans doute, elles doivent renoncer aux genres qui exigent des études au-dessus de leurs forces et du tems qu'elles ont à y consacrer; mais s'occuper de compositions sentimentales, de fleurs, d'histoire naturelle, de paysages, de portraits, n'est-ce point cultiver cet art du côté où il leur offre une plus

ample moisson de plaisirs et moins d'épines ?

Je citerai encore les grecs, sans craindre de me répéter ; car cette source est inépuisable. En accordant la sixième classe au beau sexe, ils ne déterminaient aucun genre, mais ils semblaient vouloir assigner le degré de mérite que pouvaient avoir dans l'opinion les productions des femmes. Je pense comme eux et suis convaincu que, quelque perfectionnés que soient leurs talens, il existera toujours, entre leurs tableaux et ceux des hommes, la même différence que celle qu'on remarque entre les anciens et les modernes. On a déjà observé combien il serait nécessaire aux succès de nos artistes, d'éviter les comparaisons directes. N'en pourrait-il être de même pour les œuvres de nos peintres du sexe ? Il me semble qu'il devrait y avoir une *exposition totalement féminine*, et que si l'on n'accorde point

C

un salon particulier pour cet objet, les expositions étant biennales, ne pourrait-on les rendre annuelles pour le public, en les laissant telles qu'elles sont pour les artistes? Alternativement nous jouirions des progrès des arts chez les deux sexes; et la supériorité chez les femmes ne pouvant être que relative, rien ne viendrait alors nuire à l'effet de leurs tableaux, elles concourraient entre elles avec tous leurs avantages.

Je ne suis point de l'avis, Madame, des gens qui pensent qu'il faut totalement retrancher ce talent, de ceux que les femmes doivent cultiver. Je le trouve, au contraire, bien plus conforme à ce que la société exige d'elles; car il les fixe, les attache et les concentre, tandis que les autres les dissipent, les attirent au-dehors et font dépendre leurs plaisirs de succès éphémères, qui sont au détriment de leur bonheur intérieur et de celui de leurs

entours. Loin donc de moi, la pensée de les décourager dans la culture de cet art; je les engage même à redoubler de zèle et d'ardeur, pour rendre leurs compositions si intéressantes, que l'opinion puisse s'établir d'une manière aussi avantageuse sur leur esprit et leur moralité, que sur leur talent.

Vous me direz j'espère, Madame, que vous approuvez ces réflexions; il me sera bien agréable d'avoir la certitude, que ma manière de voir est analogue à la vôtre. Recevez cette assurance avec celle de mon respect.

LETTRE XXXV.

(434 .... 444).

La facilité, la grâce, la correction du dessin, Madame, président à toutes les compositions de M. Swebach. Il est impossible de rendre mieux les marches militaires, les hussards, leurs chevaux actifs et caracollants, les scènes de vivandières et les mœurs des camps et des armées. Dans les tableaux les plus fins et de la plus petite proportion, on reconnaît la même justesse de touche, le même tact d'expression, la même amabilité dans la couleur. Quel dommage que tous les peintres doués de cette extrême facilité de composition, dégénèrent par l'abus qu'ils en font eux-mêmes, en ne s'astreignant plus à la même étude de la nature dans leurs productions. En les multipliant trop,

ils n'ont plus assez de tems à donner à chacune ; et au lieu de perfectionner en avançant, ils ont eux-mêmes marqué le terme de leurs progrès. La crudité de ton et d'effet se met insensiblement à la place du piquant d'oppositions ; les contours deviennent secs, la couleur factice, et chacun reconnaît l'artiste et non la nature...... Pardonnez ma véracité, M. Swebach ; mais vous êtes le Wouvermans de notre siècle, nous ne souffrirons point que vous restiez en arrière. C'est à vous de justifier l'espoir que vous avez fait naître.

(457.) C'est ici que le fait historique rapetisse au lieu d'agrandir le héros. Un tambour qui devient général, est un événement digne du pinceau de l'historien. Mais un général qui se fait tambour... Il eût, ce me semble, mieux valu le peindre *en général*, ou du moins il eût fallu ajouter si cet acte de présence d'esprit avait été honoré par le succès. On

aperçoit un peu trop de pratique et trop peu de nature dans ce tableau.

(453, 454, 455.)

Ne faudrait-il pas que M. Taurel eût puisé plutôt ses tableaux dans les études de la nature, que dans le roman de Paul et Virginie? Ses marins s'en trouveraient mieux, et la mer ne serait pas tirée au cordeau.

(446, 447, 448, 449.)

Il y a long-tems que M. Taunay est en possession de plaire, par l'aimable composition et la variété de ses tableaux. Il rend la nature agréable en dépit d'elle-même, et la force, pour ainsi dire, à subir le joug de son pinceau. Sa riche imagination supplée souvent à la vérité.

(450.) Cette œuvre qui nous retrace ce bon Henri IV, portant en croupe ce villageois qui voulait voir le roi, est heureusement exprimée. Les figures

pleines de gentillesse, de mouvement ; les effets, le ton, tout est aimable ; mais ce verd, ce feuillage des arbres, ces troncs noueux si tourmentés, ils annoncent l'art qui doit se cacher.

(382, 383, 384, 385.)

Ces portraits de M. Riesner ; celui sur-tout de M. de la Croix, sont d'un bon genre d'effets ; la couleur est vigoureuse quoiqu'un peu crue. Le mouvement de descendre, de celui de M. de Beauharnais, n'est point assez déterminé. Avec un peu d'étude, M. Riesner sera un de nos bons peintres de portraits.

(397, 398, 399, 400, 401, 402.)

M. Adolphe Roehn fait des progrès sensibles à chaque exposition. Il doit espérer, étant aussi laborieux, de marcher bientôt sur les traces de le Ducq, et des Carle Dujardin. Qu'il étudie ces maîtres, et qu'il redoute de mettre trop

de crudité dans ses tons, trop de sécheresse dans ses contours, et trop d'apprêt dans ses attitudes. Qu'il soit sur-tout correct dans son dessin, et ses tableaux plairont à tous les connaisseurs.

(374.) Il serait difficile de peindre mieux les fleurs à l'Aquarelle que M. Redouté. Ses six tableaux pour l'impératrice, sont dignes de leur destination. On pourrait ajouter sans craindre la contradiction, que c'est le *nec plus ultrà* du genre. Les fleurs sont si naturelles, qu'on ne s'aperçoit point que ces moyens de les rendre sont moins efficaces que l'huile.

(194.) On ne peut louer que l'intention et la composition dans une esquisse. En rendant son dessin plus correct, son ton de chair plus vrai, et ses draperies moins crues, l'artiste pourra faire un bon tableau de cette éducation du jeune Constantin, pourvu qu'il développe, ainsi qu'elle, les germes du talent que recèlent la nature et son esquisse.

(501, 502, 503.)

Respecter la naïveté de la nature, et ne se servir de son art que pour la rendre plus vraie et plus aimable, M. Corneille Van Spaendonk, telle est la marche que vous suivez; c'est imiter votre estimable frère, et vous dérober aux époques, qui, en général, marquent l'âge dans les productions des maîtres. Vos derniers ouvrages sont soignés, comme ceux qui lui ont acquis la réputation de premier peintre de fleurs et de fruits.

(248, 249, 250.)

M. Kinson est aussi un des peintres principaux pour le portrait, dont les ouvrages ornent le salon. Peut-être celui du général Leclerc est un peu froid de ton et de composition? Cette dame debout, en satin blanc, est mieux; le ton en est plus harmonieux, plus aimable. Il y a de la vérité dans cette autre femme avec ses enfans; ce petit

garçon est aussi joli que naïf en son attitude. M. le Flamand, vous êtes sur la voie de vos prédécesseurs.

(177.) Un enfant revenant de nourrice. La nourrice, le paysan sont nature. La couleur du tableau n'est pas aussi vraie..... L'art est de cacher l'art.

(396.) Si la poétique de l'art, dans ce tableau, n'était pas exagérée dans le fond et le ton de la figure, il ferait l'effet qu'a conçu mademoiselle Robineau. Cette femme, au tombeau de son époux, eût affecté l'ame ; elle n'agit que sur les yeux.

(120, 121, 122, 123, 124, 125, 126.)

Ce charlatan, cette grande route, arrêtent les yeux agréablement ; les figures faites avec esprit et vérité, sont toutes justes pour la place qu'elles occupent. Et cette foire ? Que d'études n'a pas dû faire l'artiste pour peindre si bien tant d'attitudes diverses, tant d'animaux différens ? S'il avait porté la

même attention sur les objets inanimés ; si le ton de ses masures, qui paraissent toujours neuves, était un peu plus tranquille, ses arbres moins bleus et plus variés, ses lointains plus vaporeux, ses perspectives si justes auraient encore plus de mérite, et ses tableaux satiferaient les plus difficiles. Pardon, M. de Marnes ; mais vous êtes en point de vue pour nos jeunes artistes ; qu'ils imitent vos compositions charmantes ; mais qu'ils en évitent les imperfections.

Je vous salue, Madame.

LETTRE XXXVI.

J'ai oublié, Madame, de vous parler d'un petit tableau intitulé *Archimède sortant du bain.*

(256.) Il y est assis traçant à nud, sur son genou, des figures géométriques. J'aurais, moi, annoncé *Archimède dans le bain;* car il n'a pas l'air d'en vouloir sortir sitôt. En général, les artistes devraient se rappeler dans leurs compositions, qu'on ne peut peindre qu'une action et non une intention. Jamais alors personne n'éprouverait d'incertitude sur le sujet du tableau. Le peintre n'aurait-il pas dû plutôt choisir l'instant où Archimède ayant résolu le problême de la pesanteur spécifique de l'eau, sortit précipitamment du bain en s'écriant : *Je l'ai trouvé !*

On pourrait désirer dans ce tableau, un dessin moins lourd et plus correct,

et une couleur plus vraie et moins purpurine. Des frises peintes sur verre, du même auteur, sont charmantes.

(273.) Cet amour dans une coupe de cristal, ne signifie-t-il point ce poison séducteur qu'on avale à longs traits près de la beauté? Il paraît d'abord si doux qu'on s'y livre tout entier; mais bientôt il dévore, il embrase, et l'on paie bien cher un moment d'ivresse...... Ce petit tableau a beaucoup d'agrément.....
Fuyons de peur de boire dans cette coupe!...

(274.) Cette femme, jeune et belle, vêtue de velours noir et de ponceau, appuyée près d'une croisée, et tenant un luth, est aimable... La tête est peinte comme Metzu, la draperie bien choisie, bien exécutée; mais cette main? ce n'est qu'une intention.....

(276.) Et ce Narcisse féminin. M. Laurent, j'aime mieux boire à la coupe d'amour!...

(278.) Portrait du cit. St...as M...y, son épouse et son enfant tout nud.

Comme il fait froid dans ce bocage! Ils sont transis tous trois! Ce pauvre petit! gare la coqueluche!...

(281.) Cincinnatus, etc. Je chante.

Qu'il est heureux notre ami Bêche, etc.

(261.) Le riche costume de ce Philippe Chabot, en pied, a pris tout le tems et l'attention du peintre; la tête et les mains n'y sont qu'accessoires.

(217.) Daphnis frappé d'aveuglement, etc.

Je crains que M. Grandin n'ait eu le même sort; car son tableau n'est point achevé!

(427, 428). M. Sicardi ne sort point de la famille des Gilles, puisqu'il peint si bien Arlequin et son rival. Je ne sortirai point de leur société pour louer ses tableaux, qui ressemblent aux facéties de cet aimable Arlequin, lesquelles,

quoique répétées, plaisent toujours par leur gentillesse.

(227). Portrait de Bernardin de Saint-Pierre et sa famille. La ressemblance et l'attitude du père de Paul et Virginie, sont l'ouvrage d'un pinceau naïf et délicat. Celle qui, dans le printems de l'âge, a si bien rendu l'auteur des Etudes de la nature, prouve qu'elle sait suivre son exemple. Avec un tel maître, M.lle Harvey ne peut qu'obtenir de plus grands succès.

(367). Sacrifice extraordinaire des Romains. *Voyez* le n.° 11 d'Arlequin au Muséum.

(362). J'ai cherché, autant que je l'ai pu, à me persuader, en voyant le tableau de M. Pellier, que j'étais dans l'île de Calypso, que j'y voyais Mentor et Télémaque; je n'ai reconnu ni la beauté, ni les charmes de cette enchanteresse, ni le caractère divin et héroïque de ses hôtes....

(359.) Il y a de la vigueur et du ton

dans cette esquisse de M. Pastor. Mais pourquoi ces barbes et ces cheveux, aux différens personnages, sont-ils si semblables et de ton et d'effet?

Qu'est-ce donc que cette grande Vénus couchée, coiffée d'un madras comme à la Halle? dont le nu est si indécemment voilé? Que présente-t-elle à l'Amour dans un vase de cristal? Est-ce une manière d'avertir de fuir sa mère? cette précaution était inutile.

L'auteur de cette composition si rebutante, a fait sagement de garder l'anonyme. Il n'y a point de n.°

(70, 71.) Portrait de M. le comte M...y et de son épouse.

On n'accusera point l'artiste d'avoir voulu séduire le spectateur par la richesse du costume et des ornemens. Pose, dessin, couleur, ajustemens, tout est pauvre! Cette machine pneumatique a pompé jusqu'à l'air du tableau.

Je vous prie d'agréer, madame,
l'hommage de mon respect.

LETTRE XXXVII.

(134, 135, 136, 137.)

MONSIEUR Droling est le Miéris du siècle. Ses productions ont de la gentillesse et de la vérité. Cette mère, jeune et belle, écoute si son enfant n'est point réveillé... L'expression est juste, l'exécution soignée... Peut-être le fond est-il d'un ton trop égal et trop clair, pour l'effet du tableau? Cette jeune fille qui calque est bien, il y a peut-être de l'indécision dans le jour qui l'éclaire? On croit que c'est le soleil qui donne sur son visage, mais il ne luit que pour elle..... Les détails sont vrais, et très-agréablement traités.

Cette scène familière est d'un bon ton et d'un bon genre; les figures sont correctement dessinées et bien expressives. Le gladiateur Branchu n'est pas aussi heureux d'effet.

(147.) Ce sujet de la vie de Méléagre par M. Ducq, est d'un bon ton de cou-

leur et fort bien composé. Ce portrait d'un médecin (149), est sagement exécuté et fort harmonieux d'effet. Son Annonciation n'annonce pas le même talent. (148.)

(27.) On voit avec intérêt, on parcourt avec empressement, tous les petits paisages de M. Bertin. Leur composition romantique et grandiose, la riche diversité des aspects, le feuillé agréable de ses arbres, le genre de ses figures et le choix des petits épisodes, rendent aimables toutes ses productions. On sent que l'artiste a étudié celles du Poussin, mais l'on regrette qu'il n'ait pu le faire d'après le site d'Italie : sa couleur s'en fût échauffée, et il eût pu varier un peu davantage ceux qu'il retrace à nos yeux.

(112.) Si madame Dabos n'eût pas imité son modèle, elle aurait fait la tête de sa Paresseuse aussi bien que l'épaule et le haut du bras, qui sont d'un ton agréable et vrai : elle eût sauvé cette gorge qui est plus âgée que le visage, ou peut-être, elle eût agi comme

ce peintre grec qui ne fit qu'un rideau, et ceux-ci sont fort bien peints? Pourquoi retracer les vices, quand on peut plaire par des vertus?

Madame Dabos, si l'on peint quelqu'un qui dessine, il faut que le dos soit bien dessiné?

(111.) Est-ce pour aguerrir les femmes contre la saignée, ou pour la leur faire redouter, que M. Dabos a composé cette scène? J'attendrai pour louer son tableau, qu'il ait donné la clef de son intention.

(192.) Puisque M. Garnerey suit le genre de Metzu, il faut que comme lui il rende les tons moins cruds, que ses contours soient plus flous, ses draperies un peu plus rompues : il en résultera l'harmonie qui règne dans les ouvrages de ce maître. La dégradation de la lumière, bien observée, est après la correction du dessin et l'expression, le plus grand charme d'un tableau.

(97 à 103.) Tous ces jolis enfans de madame Chaudet, ne font pas oublier

cette charmante petite fille, apprenant à lire à son carlin. Elle vit sans doute au milieu des lys et des roses, car ses chairs ne tiennent que de ces couleurs: ce n'est pas celles des fleurs qu'il faut étudier, si l'on veut peindre la figure ? Le genre de ses compositions est digne d'une mère... Il lui convient de faire des enfans, quand son mari fait des grands hommes !

(146.) Ce tableau de famille de M. Ducis est joliment composé, les figures pleines d'expression et de naturel. Le dessin n'est pas savant, mais il est correct. La couleur est un peu froide, toutes les figures trop égales de ton... Un peu plus de *vis pictrix*, et ce serait un très-bon tableau.

(480.) Ces roses de M.lle Vallayer Coster sont vraies, ce raisin transparent : ce petit tableau fait plaisir. Ces gouaches en feraient aussi, sans la comparaison des fleurs à l'Aquarelle de M. Redouté, qui sont à côté.

(477, 478, 479.)

Les compositions de M. Valin portent toutes le cachet d'un artiste, qui voit toujours la nature de même; ses figures, son coloris, ses attitudes, sont toujours agréables. Peut-être désirerait-on plus de naturel, de correction et de variété dans ses productions et dans ses têtes ?

(114.) Ce portrait del signor Bruni, de madame Davin Mirvault, est plein d'énergie et de mérite : un peu plus d'harmonie dans le ton, et quelque sacrifice de lumière, n'auraient rien laissé à désirer au connaisseur.

Mais il est tems, Madame, de reposer mes yeux; je crains de vous fatiguer de mes observations : assurez-moi, je vous prie, qu'elles sont toujours de quelque prix aux vôtres; cela me donnera le zèle nécessaire pour achever la tâche que je n'ai entreprise que pour vous plaire.

Je vous salue.

LETTRE XXXVIII.

Je prolongerais, Madame, extrêmement cet ouvrage, qui l'est peut-être déjà trop, si je parcourais en détail tous les petits tableaux de différens genres, qui ne laissent aucun vide, ni dans le grand salon, ni dans la galerie d'Apollon; je vais seulement vous indiquer ceux d'entre les sujets qui font bien juger du mérite du peintre. Parmi les petits païsages, celui de M. Denis, où combat un taureau contre un cheval, est fait pour être distingué; deux sites joliment composés de M. Castelan; une forêt de défunt Bruandet; un petit tableau de M. Dunoui (159); quelques vues pittoresques de M. Duperreux; une petite marine de M. Gazard, d'une fort bonne couleur; deux païsages de M. Ct. Bourgeois; quelques compositions agréables et riches de M. Boquet. La fille repentante de M. Brun mérite

quelque attention pour la composition et l'expression. Une vue de St.-Cloud, une ruine de Montmartre, une gouache, dignes des regards des amateurs, par M. Moreau l'aîné, Cette Psyché de M. Errante rappelle bien l'ancienne école d'Italie (907.) Ce paisage de M. Lecomte, annonce l'aurore d'un grand talent, quand l'âge aura mûri les conceptions de cet artiste et tempéré les crudités du ton.

(184.) Cette vue de Constantinople de M. Cassas est très-intéressante; la perspective bien observée, mais le ton est froid et trop bleu : il est vrai que nous sommes un peu gâtés en ce genre par les Aquarelles de M. Thiboult.

(290, 291, 292.)

J'ai cherché vainement parmi les ouvrages de M. Legrand, un petit tableau de goût qu'il annonce; ce n'est assurément ni l'heureuse crédulité, ni le désespoir de l'innocence.

(985.) Le berger Philitas est tout crud de ton et de composition. La géométrie est froide.

(321, 252.) M. Maudevar, M. Knip, pour faire de belles gouaches en païsage, consultez M. Houel, M. Moreau l'aîné et M. Noël; ils vous diront ce qui manque aux vôtres.

On s'arrête avec intérêt près des nombreuses productions de M. Nivard. Ces foires, ces processions, etc. rejouissent. Cette vue de Rotterdam, par M. Swagers; ces petits païsages de M.rs St.-Martin, Varenne et Watelet, (nom chéri des arts) plaisent aux amateurs; mais ce site sauvage de M. Wasington Alston étonne par son âpre vérité, (511.)

On compte beaucoup de peintres de fleurs et de fruits, dont les productions seraient bien plus admirées, sans la comparaison des Van Spandonk et des Van Daël, qui ne laissent rien à perfectionner aux autres. Les Van Pol, les

Malaine, les Berjon, les Grand, les Laurent, les Boni et madame Jouenne, madame Charlotte (328) approchent plus ou moins du mérite des premiers : mais M. Grand, prenez garde à la manière, votre couleur est factice ; cachez vos moyens.

Une foule de peintres en portraits petits et grands, des deux sexes, de famille ou isolés, tiennent beaucoup de place. Ceux des femmes rivalisent souvent avec les hommes ; on peut leur appliquer ce que nous avons dit des peintres de fleurs, que les premiers talens du genre qu'on a précédemment admirés, nuisent par leur comparaison à ceux dont il est question ; mais cependant parmi ceux des hommes, on doit distinguer M. Buguet, M. Dubost (144.) Lebel (282); Pajou fils (354) ; son enfant avec un petit chien. Madame Morin (338); madame Romany (405) ; madame Charpentier (96), madame Bouliard (57), doivent l'être parmi les femmes.

Je vous salue respectueusement.

LETTRE XXXIX.

Je serais bien tenté, Madame, de murmurer encore contre la sévérité de l'arrêté qui a privé le public de beaucoup de chefs-d'œuvres arrivés un peu après l'époque désignée. Je pense qu'il a été suivi trop à la rigueur, et qu'on se serait moins plaint d'y voir déroger pour exposer de belles choses, qu'on ne le fait de n'en pas jouir. Je vais tâcher de vous dédommager de n'avoir point vu au salon les tableaux d'Omégank, d'Anvers.

Dans ces beaux jours du mois de mai, Madame, vous avez quelquefois dirigé vos promenades au milieu de ces prairies herbagées, parsemées çà et là d'arbres verdoyans, de saules aux feuillages légers; des maisons de plaisance enrichissent les lointains, et des montagnes que des vapeurs transparentes environ-

nent, rendent l'horizon doux et agréable à l'œil, et lient, pour ainsi dire, les plans les plus éloignés au lieu de la scène. Voyez cette vache blanche, couchée près de son nourrisson, avec quelle fierté elle se laisse lécher par le majestueux sultan du troupeau : cette autre noire ne fait que ruminer, mais elle a laissé traire son lait à cette villageoise, qui en donne à son enfant robuste, accouru pour s'en désaltérer.

Là, plus loin, sous ces ombrages frais, paissent tranquillement de superbes génisses ; et ce cheval blanc à l'abri du soleil?... il digère... Voyez plus loin ces moutons dorés; le pâtre seul qui les veille, jouit de l'ombre de ce saule... Le soleil qui darde obliquement ses rayons, n'atteint que son troupeau : pourrait-il percer cet épais feuillage?

Mais regardons cette autre scène champêtre : ce berger embouche sa trompette rustique, il rappelle ses moutons bêlans. Voyez comme ils bon-

lissent, comme leur laine fine et cotonneuse se distingue de la robe lisse de ces chèvres, de ce bouc à la noire toison, qui guide gravement le troupeau; comme ce chien fidèle écoute son maître! Quel est ce nuage épais qui semble s'avancer sur la route? c'est un troupeau nombreux qui se hâte d'atteindre celui qui le précède. Les derniers rayons du soleil dorent ces ondes vaporeuses de poussière : voyez comme les ombres se prolongent sur la surface de la terre; comme ce lointain, comme ce ruisseau, dans cette gorge, paraissent mélancoliques. Oh! blond Phébus, pourquoi cette colline de sable vient-elle donc sitôt intercepter ta brillante lumière?

On ne peut mieux peindre les animaux : ils vivent. Ceux qui ont admiré les harmonieux tableaux de Carle Dujardin; les effets piquans de Kuyp; les fines et suaves compositions champêtres d'Adrien Vandeveld; les énergi-

ques et si naturelles productions du Paul Potter, pourront encore louer justement celles de cet artiste. — Il fait des arbres verts sur tous les plans, sans crudité ; il peint des vapeurs transparentes ; les effets du soleil, sans qu'on aperçoive ses moyens ; des ciels qui se voûtent sans effort, et *qu'on ne voit que quand on les regarde ;* des ombres *sans couleurs*; elles conservent la transparence de la nature qui est son seul maître, car il n'est ni Kuyp, ni Dujardin, ni Berghem, ni Vandeveld, ni Paul Potter, mais il est lui-même, il est *Omégank*.

On invite les amateurs à observer les effets de lumière et d'ombres dans ces tableaux : ils y verront la solution d'un grand problême ; savoir, que l'épaisseur des ténèbres et de la lumière, c'est-à-dire, les fortes oppositions, ne sont nécessaires, ni à la perspective, ni à l'effet d'un tableau.

Je vous salue respectueusement.

LETTRE XL.

Il nous reste encore, Madame, quelques productions à examiner, telles que les mignatures et les dessins de nos différens maîtres et élèves, car ceux-ci rivalisent souvent avec eux; témoin la mignature de M. Saint (415.) qui efface par le faire et par sa couleur, celles de M. Aubry son maître, lequel n'a pas trop bien dessiné sa Fanchon la vieilleuse : elle a l'air de sortir de maladie, ainsi que ce Monsieur à côté, qui sans doute a un reste de jaunisse. La tête de cette femme en schall vert, n'est pas tout-à-fait sur le corps; sa main pourrait être mieux dessinée. Cependant en général, ces portraits de M. Hollier sont fort bien. Une actrice de l'opéra, vêtue en velours noir, a de la simplicité, de la vérité : elle est aussi fort bien peinte et mérite attention. Cette femme seule,

assise sur un canapé, n'est pas ensemble, il n'y a point d'harmonie, c'est dommage. Ce M. B., qui veut montrer à sa fille la géographie, est absolument factice de ton. Ce musicien par M. Vincent, est bien peint et expressif. Passons *au bistre* les mignardises de M. Sené. Ce portrait de M. Félix Rousseau, par M. Bertrand, est peint avec beaucoup de talent. Cet enfant avec des fruits, et son propre portrait, font honneur à M. Duchesne. M. Boichard a oublié, en copiant sa figure dans la glace, que sa droite passait à gauche; *c'est une gaucherie*, à moins qu'il ne nous prouve que comme Jouvenet il a peint son portrait de la main gauche. N'oublions pas, Madame, ces charmantes imitations de pierres précieuses gravées, de M. Parent : il est impossible de faire mieux; il faut savoir que cela est peint.

Voyez ce portrait de M. Leguay, en grande mignature; il est charmant pour le faire; il est d'une ressemblance

étonnante. Ces mignatures de M. Dumont, de M. Sicardy, de M. Belin, de M.lle Thibault, on s'y arrêterait si elles n'étaient effacées par celles de M. Augustin. Sans doute ces petits portraits de femmes sont plus aimables que vrais. Mais cette grande mignature, ce portrait du sculpteur Chaudet, il est impossible de pousser plus loin, et la vigueur et la transparence du ton, et le genre. On trouve réunis à l'harmonie de l'ensemble, le naturel de la pose, la vérité de la couleur dans l'ombre, ainsi que dans les lumières, et la plus parfaite ressemblance : le travail est d'un fini et d'un flou imperceptible à l'œil, qui n'a qu'à jouir. Peut-être y a-t-il quelque chose à dire dans l'emmanchement du bras à la main ! peut-être celle-ci n'est-elle point aussi articulée dans l'ombre que dans la lumière ? mais les défauts qui ne sont point éclairés, ne sont plus des défauts. On doit applaudir M. Augustin, d'avoir cherché à prolonger le

plaisir que font ses aimables ouvrages, par la découverte de couleurs inaltérables qui conservent le ton en dépit de l'air et du soleil. Je ne le louerai point d'employer l'or et l'argent dans ses mignatures, quoiqu'il ait trouvé le moyen d'ombrer ces métaux. La peinture est l'art d'imiter la nature. Serait-ce là peindre, que de coller la peau sur un tableau pour rendre le ton de la chair? c'est donc sortir des règles qu'elle prescrit et rapetisser l'art.

Mais nous devons féliciter et M. Augustin, et les amateurs, de l'espoir qu'il nous donne de ressusciter bientôt les chefs-d'œuvres de Petitot et de Thouron. Ce laborieux artiste travaille depuis deux ans à peindre des émaux; il a perfectionné les couleurs et multiplié les tons de l'inventaire. Son genre de peindre semble fait exprès pour l'émail; qu'il se hâte donc de répondre à l'impatience de ses admirateurs.

Je vous prie d'agréer, madame, mon hommage respectueux.

LETTRE XLI.

Nous avons, Madame, à faire encore une petite excursion au Luxembourg, pour y voir quelques statues modernes, dont je ne vous ai point parlé. La première est de M. Lemot.

Léonidas est représenté absolument nu, à la manière des statuaires grecs; son manteau tombe en arrière, il tient une pique renversée d'une main et son glaive de l'autre. La tête est d'une expression héroïque, mais la pose n'est point selon les principes; la ligne perpendiculaire de l'aplomb tombe à faux, et ne s'appuie sur rien. Les formes sont trop rondes, les membres paraissent trop courts, il n'y a point de grandiose. Cette figure semble un abrégé d'Hercule.

La statue de M. de Beauharnais, est de la famille de celle de Barnave

et de Chapelier : celle de Mirabeau est un *cousin germain* en charge. Cafarelli Dufalga est assez bien exécuté, mais il n'y a point de ressemblance, et la pose n'est ni assez gracieuse, ni assez spirituelle.

Le général Marceau est bien; il y a du mouvement, de la justesse dans la pose, peut-être un peu de réminiscence ?

Mais retournons au Musée. Ce Ganimède ressemble par la tête et le torse, à l'Amour grec. Le bas est lourd; l'aigle est trop petit, comparativement à celui de l'antique.

Nous ne pouvons admirer ce le Sueur, qui est maniéré, mal posé et drapé mesquinement; tandis qu'il y avait tant d'étoffe pour l'artiste. Allons vite près du Poussin, de M. Julien, ouvrage en marbre, et digne du grand peintre dont il éternise l'image. Nous regrettons seulement, pour dire en tout la vérité, que l'artiste n'ait pas exécuté

le marbre, lorsqu'il en créa le modèle ; il y eût conservé la même fermeté et la même chaleur, que l'âge et le tems ont peut-être tempérées. Mais cette observation ne dérobe rien du mérite de cette statue, qui par la pose, la ressemblance et la correction, sera toujours digne des regards des connaisseurs.

Les bustes en marbre, d'Alexandre-le-Grand, de Gérard Dow, de Jules Romain, sont bien exécutés. Celui de Chaptal, un peu jeune ; celui de Paul Véronèse, bien traité ; ceux de Sullosky et de Croisier, roides et maniérés. Il y a beaucoup de ressemblance dans ceux de Sabathier, Fourcroy, du cardinal Dubelloy, de la Touche-Tréville. Celui de M. Denon est un peu satyrisé, etc., etc.

Beaucoup de statuaires ont sans doute dans leurs ateliers, des productions qui feraient plaisir au public. Tant qu'on ne leur destinera point un local qui présente sécurité pour leurs ouvrages,

et qui les mette dans un jour favorable, ne feraient-ils pas bien d'imiter les artistes qui, en Angleterre, exposent publiquement pour leur propre compte?

Recevez, Madame, l'assurance de mon profond respect.

LETTRE XLII.

Nous avons, Madame, de charmantes choses à examiner en dessins; mais on doit mettre en première ligne les oiseaux coloriés de M. Barraband. Celui qui ne pourra orner son cabinet des productions de la nature elle-même, n'aura rien à regretter, s'il a une collection de ceux-ci : la vérité est observée dans les plus petits détails, on croit voir ce que l'artiste a retracé.

Les quadrupèdes de M. Wailly n'ont pas moins de perfection. La hienne, le tygre royal, etc. sont rendus d'après nature, et l'on est en présence de ces bêtes féroces. On doit louer une étude de femme, à l'encre de la Chine, par Mme Noël (Née, Greider.)

Des dessins de M. Moreau jeune, présentent beaucoup d'intérêt et de facilité. On peut citer, en fait de portraits, celui

d'une femme grand comme nature, de M. Aubry; ceux de Kleber et de Desaix, par M. Dutertre; celui de M. Berthier, par M. Pajou fils; ceux de M.rs Dubois, Hilaire, Masquelier, Lemoine, etc.; des aqueducs par M. Wartel, etc. etc.; une douzaine de sujets dessinés par M. Gois père; quelques vues de M. Fontaine, etc., et beaucoup d'autres qu'il serait trop long d'énumérer. En général, nos artistes sont laborieux; mais il importe de bien diriger leurs travaux. On les voit avec peine employer un tems précieux pour obtenir des résultats, dont on ne doit l'agrément qu'à la patience et non au génie, et qui offrent des productions bâtardes, qui tiennent du dessin, de la peinture et de la gravure, et qui ne sont ni l'un ni l'autre. Le dessin, proprement dit, est le moyen donné à l'artiste, pour exprimer dans l'instant de sa conception, l'action et l'effet qu'il veut rendre; il faut, pour ainsi dire, que la poétique et l'ensemble de sa com-

position, sortent tout entiers de son cerveau, à l'instant même qu'il a conçu : c'est ce qui donne tant de prix aux esquisses et dessins de nos grands maîtres, dont aucun n'a épuisé son génie à terminer ces productions de sa verve. C'est donc faire rétrograder l'art et empiéter sur la gravure, que de vouloir imiter le burin avec le crayon : invitons les artistes qui terminent si bien les dessins, à employer ce tems à étudier la couleur, ils y gagneront et l'art aussi, d'autant que la gravure fait des progrès visibles. La Vierge, intitulée *la Jardinière*, par Audoin, est digne d'attention, par l'agrément et la finesse de l'exécution. Celle de M. Desnoyers est aussi fort bien, mais perd à la comparaison. Il y a beaucoup d'autres œuvres, qui annoncent des talens plus ou moins prononcés. Les prix rétablis pour ce genre, et l'emploi de ces artistes, vont porter à la perfection cette charmante manière de traduire les œuvres de l'art. On peut

compter parmi les services importans rendus à la gravure, l'entreprise faite par MM. Laurent et Peronville, qui font avec le plus grand soin graver et expliquer les chefs-d'œuvres du Musée Napoléon. Nul pays ne peut recéler un talent en ce genre, qu'il ne soit invité à concourir à cette œuvre digne d'être acquise par tous les connaisseurs.

Je vous salue.

LETTRE XLIII.

Qu'il me soit permis, Madame, avant de terminer mon ouvrage, de dire encore un mot sur les principes qui ont dirigé mes jugemens, et sur les motifs qui me font tenir à mes opinions. Nous avons dit que la poétique de l'art était ce qui a immortalisé les peintres grecs, et nous avons émis le vœu qu'à leur exemple, nos artistes fassent des efforts pour donner à leurs productions ce qui leur manque à cet égard ; mais pour acquérir cette partie si essentielle de l'art, il faut en avoir une idée bien précise, et nous allons essayer de remplir cette tâche difficile, car il est plus aisé de le sentir que de le définir.

Ceux qui ont observé et suivi le théâtre, distinguent parfaitement, à la

première représentation d'une pièce, si elle a ce qu'on appelle le *vis comica*, expression latine qu'on a vainement essayé de traduire. — On pourrait approximer cette signification, en se servant de la même langue pour expliquer ce sentiment qui vous saisit à l'aspect d'un bon tableau, et qui est l'effet du *vis pictrix*, c'est-à-dire, génie peintre et créateur.

La poétique de l'art se trouve dans un choix de sujet qui élève l'ame, qui offre une conception profonde, par l'expression et par la pensée; dont le dessin, par sa correction et le grandiose des formes, est digne du sujet; dont le mouvement juste et noble et cependant naturel, exprime sans exagération l'action qu'on retrace; dont la dispensation de la lumière et de l'ombre, d'accord avec la pensée, vient concourir à son effet; enfin dans la couleur convenable au sujet. La composition sera d'autant plus heureuse et le tableau d'autant plus beau,

que l'artiste aura tiré le meilleur parti de tous ces moyens.

Il convient d'expliquer ce qui constitue essentiellement la poétique de l'art ; elle réside plutôt dans l'idéal que dans le réel ; elle est moins vraie que vraisemblable. Par exemple, elle écarte du dessin tout ce qui n'est pas absolument nécessaire à l'action, et par ce moyen elle simplifie, elle agrandit la forme, et produit ce que les italiens ont appelé grandiose. Vous en avez l'exemple dans l'Apollon du Belvédère. Qui pourrait ne pas sentir sa beauté ? qui oserait affirmer qu'il a vu dans la nature un être aussi parfait ? Il n'est donc que vraisemblable.

La poétique de l'art réside également dans la couleur. C'est ici que l'idéal doit souvent être mis à la place du vrai, pour soutenir l'élévation de la composition. Que dirait-on d'un auteur qui se servirait du style de la comédie pour exprimer un sujet tra-

gique ? Il faut nécessairement, ici comme dans la tragédie, que la vraisemblance supplée à la vérité ; mais tous les genres ne permettent point l'idéal de la couleur.

Il y a donc poétique dans le choix et l'expression du sujet ;

Poétique dans le dessin qui sert à le retracer ;

Poétique dans l'effet de l'ombre et de la lumière ; enfin poétique dans la couleur.

La grande Sainte-Famille de Raphaël, présente poétique de sujet et de dessin, et grandiose dans la couleur. — L'idéal ou la poétique de la couleur, un peu exagérée, se trouve dans tous les tableaux de Rubens ; elle est encore dans ceux du Titien, mais d'une manière plus vraisemblable.

Pour me faire mieux comprendre, je citerai le déluge du Poussin, pour la poétique de la couleur seulement ; quoiqu'il ait encore celle de la com-

position. Ce ton sombre, uniforme, qui porte dans l'ame une espèce de mélancolie, est plus vraisemblable que vrai; c'est son accord avec le sujet qui produit l'effet que l'on ressent à son aspect.

Le Sextus de Guérin réunit la poétique de l'art pour l'expression, la couleur et l'effet. Un autre ton n'eût pas été en harmonie avec le sentiment pénible qu'il fait éprouver : plus de lumières et moins de ces larges masses d'ombre, eussent détruit la gravité et l'élévation du sujet. Le tableau de Phèdre a sur-tout l'idéal du coloris; celui du Bélisaire de Gérard, a la poétique de la composition et de la couleur.

On peut citer encore, comme un effet heureux de la poétique de l'art, dans la manière d'éclairer un tableau, une Nativité du Corrège, où il fit jaillir la lumière de l'enfant de la Vierge. On me dira peut-être que je refuse donc à Téniers la poétique de l'art? Non, elle existe dans ses tableaux,

mais point avec les mêmes élémens. Il y a la même différence entre la Sainte Famille de Raphaël et l'Enfant Prodigue de Téniers, qu'entre l'Apollon et le Germanicus, qu'entre le Cid et le Tartuffe.

Ainsi l'on ne peut résister à la séduction d'un tableau qui réunit tous les avantages de la poétique. Elle est semblable à celle de ces vers si énergiques de Corneille, si harmonieux chez Racine, si spirituels et cependant si naturels chez Voltaire, qu'ils transportent toujours les auditeurs, mais qui ne sont véritablement bien appréciés que par les poëtes.

En général, les yeux peu exercés ne sentent pas toujours le mérite de cette réunion, qui souvent se cache sous la *plus grande simplicité* : mais tout le monde voit où elle n'est pas, et c'est pour cette raison qu'il y a plus de critiques que d'éloges.

La Poétique de l'art est donc là où

le sentiment que le peintre a voulu exprimer vous saisit au premier aspect; elle est absente s'il vous égare, ou s'il vous laisse tranquille; elle est là, quand il vous transporte au lieu de la scène sans le secours de votre raison; quand l'action se fait sentir et n'a nul besoin de commentaire; que le mouvement, plus fort, serait exagéré; qu'en deçà, il n'aurait plus d'énergie! La poétique enfin est là, quand le spectateur, comme par instinct, croit se sentir en présence de la nature et du sujet que l'artiste a retracé, que rien ne vient détruire cette illusion, et qu'on oublie même celui qui a créé ce qui vous émeut!

Sans doute il est difficile d'atteindre à ce sublime degré de l'art, et pour y parvenir il faut que la nature ait fourni les premiers élémens; mais si vous n'aidez à développer ce germe qu'elle a caché dans l'ame de ses élus, si vous ne fécondez par des moyens secon-

daires, ces semences du talent qui restent souvent enfouies faute de culture; enfin si vous ne cherchez point à exploiter cette mine par les moyens les plus efficaces, ses trésors vous seront inutiles, ils seront perdus pour l'art, et cette perte est irréparable.

Je voudrais donc que l'éducation des artistes ne fût pas purement mécanique, et fût plus utile à l'élève; qu'aucun ne fût reçu qu'à condition de faire des cours d'anatomie et de perspective, dont les leçons seraient toujours données en présence du maître.

Que dans chaque école il y eût pour base régulière et journalière, la lecture alternative de tous les bons livres écrits sur l'art et sur les mythologies, la vie des peintres célèbres, l'Illiade, l'Odyssée, l'Eneïde et tous les poëtes, l'histoire, etc; que chaque jour pendant le travail, un des élèves lise à haute voix et à tour de rôle, pour l'instruction de tous, et que sur-tout cette règle soit immuable. De

cette sorte, la tête se meublerait, l'esprit se développerait, et l'artiste, en formant son œil et sa main, aurait encore l'avantage de tirer un quadruple parti du tems qu'il consacre à l'étude, et d'alonger pour ainsi dire sa vie, dans le seul instant où l'on peut apprendre avec fruit.

On le répète, si dans les beaux arts l'on veut atteindre à ce haut degré de perfection qui a immortalisé la Grèce, il faut employer les mêmes moyens qu'elle, et que l'instruction marche de front avec la partie mécanique de l'art.

J'espère, Madame, que quoique cette lettre soit un peu longue, vous ne la jugerez pas inutile, et qu'elle vous aura mis à même d'apprécier ce que méritent d'estime et d'admiration, les artistes qui ont vaincu les difficultés qui s'opposent à leurs succès.

Je vous salue respectueusement.

LETTRE XLIV *et dernière.*

Je croyais n'avoir plus rien à dire, Madame; mais quand quelqu'un me fournit une idée nouvelle, je me hâte d'en faire usage, et comme Montaigne, je dis: *tout sert en ménage.* Permettez donc que je vous conte des observations faites par des étrangers, en examinant l'exposition de cette année.

Quoi! le salon va se fermer, cela ne se peut? j'accours de l'extrémité de la France pour juger des productions de son école, et je ne vois ici aucun tableau de ceux qu'on met en première ligne de talent? Les David, les Regnault, les Prudhon, les Gérard, etc. dédaigneraient-ils de prouver au public qu'ils méritent toujours dans l'opinion le rang où ils sont placés? Un général pour avoir été victorieux, doit-il cesser d'ambitionner la gloire de l'être encore,

quand l'âge n'a point paralysé ses forces, ni glacé son courage? — Oui sans doute, exigeant observateur, ce général doit voler au combat, il le doit à la patrie qui a récompensé ses services! mais nous, cette gloire si désirable suffit-elle à notre existence? nos enfans sont-là qui réclament le fruit de nos travaux! c'est à nos premiers succès que nous devons de pouvoir les utiliser; nous est-il permis d'en chercher de nouveaux? heureux Polygnote, quand tu refusais le prix de tes sublimes tableaux, la Grèce entière avait pris soin de pourvoir à tous tes besoins!....

Si le gouvernement s'occupe de régénérer les arts, n'est-ce point annoncer qu'il veut protéger les artistes? pourrait-il encourager les talens naissans et laisser inactifs ceux qui peuvent faire jouir le public au moment présent?

Mais le siècle de Périclès va renaître! déjà les jeux olympiques se renouvellent..... Espérons que celui qui a tant

fait pour mériter l'immortalité, n'oubliera point le plus sûr moyen de s'éterniser dans la mémoire des hommes!

C'est enfin pour la dernière fois, Madame, que je vous supplie d'agréer l'hommage de ce petit opuscule, et celui du plus respectueux attachement.

Je vous salue.

